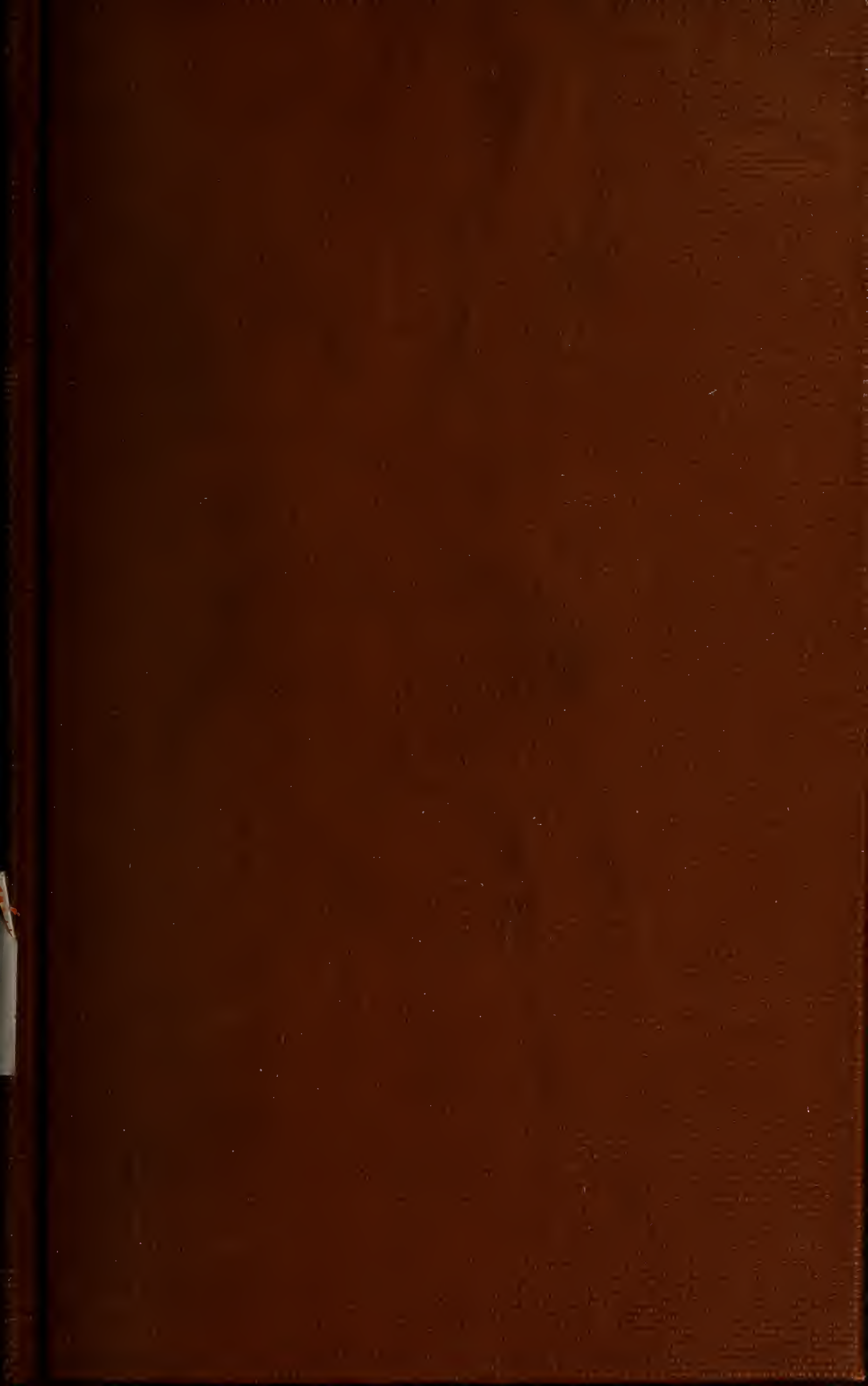


ALFRED CAUVET

RÊVES

ET

VÉRITÉS

AVEC DES LETTRES ADRESSÉES A L'AUTEUR

PAR

BÉRANGER, VICTOR HUGO, LAMARTINE,
Mme VICTOR HUGO, BARTHÉLEMY
ET MÉRY

PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
15, BOULEVARD MONTMARTRE, 15

A Monsieur R. Porter
Hommage affectueux
de l'auteur
Alfred Cauvet
Nice, le 21 décembre 1882

RÊVES

ET

VÉRITÉS

PARIS

IMPRIMERIE BALITOUT, QUESTROY ET Cᵉ

Rue Baillif, 7, et rue de Valois, 18.

ALFRED CAUVET

RÊVES
ET
VÉRITÉS

AVEC DES LETTRES ADRESSÉES A L'AUTEUR

PAR

BÉRANGER, VICTOR HUGO, LAMARTINE,
Mme VICTOR HUGO, BARTHÉLEMY
ET MÉRY

PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
15, BOULEVARD MONTMARTRE, 15
1871

AU LECTEUR DE CE LIVRE EN 1970

Dans ce livre il se peut que l'un de vous évoque,
Chers arrière-neveux,
Comme en un vieux miroir, l'ombre de notre époque,
Nos rêves et nos vœux.

Hélas! l'ère présente à vos yeux sera celle
Des vaillants précurseurs,
Des combats acharnés, de l'épreuve cruelle
Et des sombres douleurs.

Au milieu des horreurs d'une effroyable lutte,
Vos pères expirants
Saluaient vos beaux jours que présageait la chute
De l'un de nos tyrans;

Tandis que leurs regards à notre pauvre France
Adressant leur adieu,
Voyaient l'autre livré sanglant à la vengeance
Du tribunal de Dieu.

Ils disaient : « Le présent est le triste héritage
Légué par le passé ;
Il fallait bien un jour qu'éclatât cet orage
Si longtemps amassé ;

Il fallait pour donner le dégoût de la haine
Au cœur du genre humain
Une terre sacrée, et Dieu de notre Seine
Fit un nouveau Jourdain.

Sur ses rives viendra le pèlerin avide
Puiser la vérité ;
Et les croyants auront la justice pour guide,
Pour foi la liberté.

Ne rien rendre à César, dont le règne est un crime ;
Donner à vos liens
Nos tombeaux pour témoins, ce mémento sublime
Des libres citoyens ;

Mépriser le sujet, accueillir l'homme ferme ;
Profiter de nos torts :
C'est par là, nobles fils, que vous mettrez un terme
A la fureur des morts.

Car ayant tant souffert d'opprobres, de misères,
La faim et le trépas,
Si des rois vous courbaient, sur leurs fosses vos pères
Feraient trembler vos pas...

Mais non ; le doute seul nous paraît un blasphême ;
Sur nos cercueils penché
Votre âge plus instruit résoudra le problème
Que nous avons cherché.

Heureux et fiers alors, en retrouvant la trace
Des martyrs glorieux,
Vos fronts purs recevront dans la brise qui passe
Le baiser des aïeux !

Décembre 1870.

SI J'ÉTAIS CHANSONNIER

Si du Destin je tenais la puissance
De plaire en mes chansons,
Ma tendre Muse aurait pour la souffrance
Toujours ses plus doux sons.
A l'affligé je dirais : « Aime et prie! »
« Espère! » au prisonnier;
A l'exilé : « Le ciel est la patrie! »
Si j'étais chansonnier.

Puis je dirais à l'heureux de ce monde :
« Sois juste et fais le bien!
De tout cet or, qui dans ton coffre abonde,
La mort n'emporte rien.
Songe que Dieu, si ton cœur est avare,
Pourra te renier. »
Et, devant lui, j'évoquerais Lazare,
Si j'étais chansonnier.

Montrant l'Amour au bras de la Jeunesse
Sous la charmille en fleur,

Je m'écrîrais : « Jouir, c'est la sagesse ;
    Aimer, c'est le bonheur.
Fronts de vingt ans, couronnez-vous de roses
    Au souffle printanier ! »
Les noirs soucis fuiraient les fronts moroses,
    Si j'étais chansonnier.

Loin de pousser les peuples à la guerre,
    Par mon cœur excité,
Je leur dirais : « Respectez votre mère,
    Fils de l'Humanité :
Des jours féconds en horreurs, en alarmes,
    Vienne enfin le dernier ! »
Puis de la Paix j'exalterais les charmes,
    Si j'étais chansonnier.

Prêtant l'oreille aux vœux de ma patrie,
    Que protègent les cieux,
Je chanterais ses arts, son industrie,
    Ses efforts glorieux.
A ses progrès, dont l'aube enfin se lève,
    J'oserais me fier ;
La Liberté ferait plus d'nn beau rêve,
    Si j'étais chansonnier.

LE BERCEAU PATERNEL

Abrité sous des hêtres
Où rit un clair ruisseau,
Ceint de vertes fenêtres :
Tel est de mes ancêtres
Le rustique berceau.

Au sein de l'innocence,
Là règne le bonheur;
Là souvent l'indigence
Voit de son existence
S'adoucir la rigueur.

Là vivent, loin des haines,
Deux vieillards aux doux fronts,
Comme aux âmes sereines :
Semblables à deux chênes
Parmi leurs rejetons.

Là, quand le soleil plonge
Derrière le coteau,
L'avenir, doux mensonge,

M'apparaît, ou je songe
A mon passé si beau!

Ces jours que je regrette,
Ils sont bien loin, hélas!
Où, sur l'escarpolette,
Le soir de chaque fête,
Nous prenions nos ébats.

Nos clameurs discordantes
Troublaient ces frais vallons;
Et nos rames bruyantes
Sur ces eaux transparentes
Traçaient de blancs sillons.

Au milieu des bruyères
Nous courions chaque jour,
Et, joyeuses et fières,
Sur leurs lèvres, nos mères
Nous pressaient au retour!

Saison trop tôt passée,
Vous n'êtes plus à nous;
L'âme en est oppressée,
Et la seule pensée
Nous rapproche de vous!

DELPHINE

Au pied de la colline,
Hélas! tu dors, Delphine.
Morte à sept ans...
Pauvre enfant, fleur fanée
Qu'a trop tôt moissonnée
La faux du Temps!

Joyeuse dès l'aurore,
Tu jouais, hier encore,
Autour de moi,
Et j'aimais à te dire,
En te voyant sourire :
« Réjouis-toi !

» L'oiseau, dans son ramage,
Doit mettre, à ton passage,
Plus de douceur ;

Et les fleurs les plus belles,
Doivent parler entre elles
De ta fraîcheur ! »

Aurais-je alors pu croire
Qu'ouvrant son aile noire,
L'aveugle Mort
Dût planer à ta suite,
Et limiter si vite
Ton heureux sort ?

Mais Dieu t'offre la palme,
Et ce doux espoir calme
D'amers regrets.
En pleurant je dépose,
Vierge, une blanche rose
Sous ton cyprès...

Au pied de la colline,
Hélas ! tu dors, Delphine,
Morte à sept ans...
Pauvre enfant ! fleur fanée
Qu'a trop tôt moissonnée
La faux du Temps !

UN RÊVE

Les songes descendus sur leur léger nuage
Avaient quitté les cieux,
Quand un ange brillant comme au sein d'un mirage
Soudain frappa mes yeux.

Ses longs cheveux châtains, en tresses indociles,
Flottaient sur son cou blanc ;
Et ses prunelles d'or se fixaient, immobiles,
Sur mon regard tremblant.

Oh! pour que bien longtemps sous ces yeux pleins de charmes
Mon être eût frissonné;
Pour voir s'y réfléchir mon sourire et mes larmes,
Que n'aurais je donné?

Mais une voix venant de la céleste voûte
Vers elle l'appela :

Et soudain, me laissant les regrets et le doute,
Mon ange s'envola.

Le lendemain, en proie à la mélancolie,
De regrets abreuvé,
J'accusais le Destin — mais je vous vis, Julie,
Et l'ange est retrouvé!

PORTRAIT D'APRÈS NATURE

Un teint frais et diaphane
Moitié lis, moitié carmin ;
Un pied mignon de sultane ;
Une rose et blanche main ;

Une pudeur qu'à Diane
On prête au sortir du bain
Et la grâce que l'Albane
Rêvait pour un chérubin :

C'est l'idéal sur la terre
Que l'Art, dit-on, désespère
De jamais faire entrevoir...

Pourtant, voulez-vous, ma belle,
Le voir, ce divin modèle?
Regardez... votre miroir!

FLEURS D'ACACIA

Douces fleurs qui, de l'aubépine,
Égalez la suave odeur;
Vous, dont la riante églantine
Ne surpasse pas la fraîcheur,
Que j'aime à voir, quand tout reprend naissance,
Vos seins s'ouvrir au souffle du matin :
Fleurs d'acacia, symboles d'innocence,
Balancez-vous dans cet heureux jardin!

Notre commune destinée
Est sujette aux mêmes retours :
Printemps, jeunesse de l'année,
Jeunesse, printemps de nos jours.
Enfants et fleurs, notre douce existence
S'épanouit sous le regard divin :
Fleurs d'acacia, symboles d'innocence,
Balancez-vous dans cet heureux jardin!

Mais souvent la pluie et l'orage

Ternissent votre éclat naissant :
Ainsi parfois dès le jeune âge
La mort nous emporte en passant.
Ainsi j'ai vu mon seul ami d'enfance
Subir l'arrêt d'un horrible destin :
Fleurs d'acacia, symboles d'innocence,
Balancez-vous dans cet heureux jardin !

Le soir, incliné sur sa tombe
Je prie et crois entendre encor
La terre humide qui retombe,
Et le glas qui pleure sa mort.
Il est donc là, dans le port du Silence,
Tandis qu'aux flots je me livre incertain :
Fleurs d'acacia, symboles d'innocence,
Balancez-vous dans cet heureux jardin !

Pour moi, lorsque viendra cette heure,
Puisse un ami fermer mes yeux,
Et, sur ma funèbre demeure,
Répandre et des fleurs et des vœux !
Puisse un Dieu bon m'unir, dans sa clémence,
Aux bienheureux qui le chantent sans fin !
Fleurs d'acacia, symboles d'innocence,
Balancez-vous dans cet heureux jardin !

ESPÉRANCE ET CHARITÉ

Eh quoi! tu veux cesser de vivre
Lorsque ta vie à peine a commencé?
Avant de l'avoir lu, tu veux fermer le livre?
Pauvre insensé! pauvre insensé!
Oui, je le sais, par une infâme
Ton cœur fut ulcéré; mais peut-être, avant peu,
Un ange versera du baume sur ton âme :
Dieu seul doit nous ravir ce qui nous vient de Dieu.

La coupe est, dis-tu, trop amère :
Combien de cœurs souffrent plus que le tien?
Dois-tu te plaindre, alors qu'il te reste une mère?
Va, répands ton cœur dans le sien.
Elle adoucira ta tristesse :
Et l'orage bientôt fera place au ciel bleu :
Ne crains pas de tarir sa source de tendresse;
Dieu seul doit nous ravir ce qui nous vient de Dieu.

Vois-tu ce mendiant qui passe,
Vieux, presque aveugle, accablé de douleurs?
Ah! pour le secourir, cours vite sur sa trace :
Que ta pitié sèche ses pleurs.
Quand tu peux calmer la souffrance
A ce monde, crois-moi, ne va pas dire adieu :
Mais je vois dans tes yeux renaître l'espérance,
Vis pour faire le bien, et sois béni de Dieu!

PREMIÈRES SOUFFRANCES

C'est donc en cette solitude,
Séjour du calme et du bonheur
Que, forcé de quitter l'étude,
Je viens pour bannir ma douleur.
A peine j'arrive à cet âge
Où tout semble amour et plaisir,
Et dans ce paisible village
Peut-être je viens pour mourir!

Déjà le rossignol fidèle
A chanté le retour d'avril;
A mon toit déjà l'hirondelle
Revient après six mois d'exil :
Tout va renaître en la nature,
Mais en vain mes yeux languissants
Reverront sa beauté plus pure,
Ses charmes seront impuissants.

« Ecoute-moi, dit mon aïeule,
Dieu peut te rendre la santé :
Invoque-le : sa bonté seule
Est l'espoir du cœur attristé. »
— Non, non, j'ai prié... ma souffrance
Me dit que mes maux vont finir.
A quoi bon parler d'espérance?
Je sens que la mort va venir.

Dans ma poitrine une hydre horrible
Renaît à chaque instant, hélas!
Et, tremblant, j'aperçois, terrible,
Le morne spectre du Trépas...
Puisse-t-il n'être qu'un vain songe
Ce penser qui toujours me suit!
Ah! puisse le mal qui me ronge
S'évanouir comme la nuit!

J'entends des fanfares bruyantes;
Sans pitié pour mon sort fatal
Près de ses compagnes riantes
Julie, hélas! prend place au bal.
Sur son front brillant de jeunesse

Se peint le plus heureux transport.
A son bal, une autre maîtresse
M'appelle et dit : Je suis la Mort !

En toi, mon Dieu, pourtant j'espère,
Parfois, j'espère en ta bonté.
Exauce ma tendre grand' mère ;
Daigne me rendre à la santé.
Il n'est pas temps, si jeune encore,
Seigneur, de penser à mourir
Et ce n'est pas à son aurore
Qu'on voit la plante se flétrir !

GUITARE

Ils ont fui, mes beaux jours d'enfance,
  Pour ne plus revenir :
Il ne me reste de la France
  Rien que le souvenir.
Loin d'elle ma voix attendrie
  Répète chaque jour :
Oh ! qui me rendra ma patrie
  Et mon premier amour ?

A l'amour sincère d'un ange
  Mon cœur avait rêvé :
Mais nul bonheur n'est sans mélange,
  Je l'ai bien éprouvé...
Près de toi, compagne chérie,
  Trop court fut mon séjour...
Oh ! qui me rendra ma patrie
  Et mon premier amour ?

Un rival, par son opulence
Voulut me la ravir :
J'ai châtié son insolence,
Et j'ai dû me bannir.
Depuis lors ma vie est flétrie,
Ma peine est sans retour...
Oh ! qui me rendra ma patrie
Et mon premier amour?

LA NOUVELLE FRANCE

Tu renais enfin de ta cendre,
Pareille au Phénix glorieux,
O France! et tu viens de reprendre
Ton vol sublime vers les cieux.
L'Industrie au regard paisible
Partout couronne ton labeur;
A tes fils rien n'est impossible :
L'homme est un second créateur!

O jeune France, en miracles féconde,
Par tes bienfaits, partout, fais-toi bénir :
Dieu dans tes mains mit le sceptre du monde
Et le flambeau de l'avenir!

Le marbre, le bronze et la toile
Attestent partout ta grandeur :
C'est dans Paris que se dévoile
Tout son génie en sa splendeur.

Là, chaque nation qu'enivre
L'aspect de ta noble beauté,
Comme nous, doit voir que pour vivre
L'Art a besoin de Liberté!

O jeune France, en miracles féconde,
Par tes bienfaits, partout, fais-toi bénir :
Dieu dans tes mains mit le sceptre du monde
Et le flambeau de l'Avenir!

L'Humanité sèche ses larmes
Et soulève son voile épais :
Soldats du progrès, bas les armes!
Car dans nos rangs passe la Paix....
Souris donc, ô France immortelle!
A tant d'honneurs qui te sont dus :
Dans une étreinte fraternelle,
Vois tous les peuples confondus!

O jeune France, en miracles féconde,
Par tes bienfaits, partout, fais-toi bénir :
Dieu dans tes mains mit le sceptre du monde
Et le flambeau de l'Avenir!

Mai 1848.

LES QUATRE ASPIRANTS

Au général Cavaignac

Belle et semblable à la Sabine en larmes
Dont s'emparait le Romain suborneur,
J'ai vu la France exciter par ses charmes
Quatre aspirants au titre de vainqueur.
Lui saisissant pieds et mains, sans paraître
Voir dans ses yeux se peindre son effroi,
Et, tour à tour, prenant le ton d'un maître,
Chacun disait : Elle doit être à moi !

L'un, sur la tête ayant un bonnet rouge,
Hurlait : Enfin, cette fois, je la tiens ;
Le communisme aura, loin de son bouge,
Pour la doter, le partage des biens ;
Notre maxime est : Pour tous la richesse ;
Notre caprice est notre unique loi :
Pour qu'elle nage en paix dans la paresse,
Vive Cabet ! elle doit être à moi !

Un autre, ayant un lis sur la poitrine,
Que rehaussait la croix du Saint-Esprit,
Ajoutait : J'ai, grâce à mon origine,
Le droit divin, que des fous ont proscrit.
Je lui rendrai jésuites, redevances,
Soldats bigots faisant régner la foi,
Favoritisme avec les ordonnances,
Vive le Pape! elle doit être à moi!

Bien que pour moi je la trouve cruelle,
Dit le troisième, au fond j'en suis épris.
Le tiers-parti m'a vu faire pour elle
Fleurir la Bourse et la paix à tout prix.
Le peuple en vain veut dans sa jalousie,
Voter, s'unir ou remplir un emploi :
Rien aux manants, tout à la bourgeoisie,
Vive la Charte! elle doit être à moi!

Pour la charmer, criait le quatrième,
J'ai les chauvins et l'oncle conquérant;
J'offre à ses yeux mon aigle pour emblème,
Et les combats, sans lesquels rien n'est grand.
Elle fera trembler encor la terre :
Nous remettrons l'Europe en désarroi;

Le droit des gens, désormais, c'est la guerre,
Vive César ! elle doit être à moi !

Comme ils faisaient tous quatre leur vacarme,
Chacun voulant s'adjuger sa beauté,
On entendit ce cri : Gare au gendarme
Qu'à son secours lance la Liberté !
Chauvins, bourgeois, droit divin, communisme,
Vous mèneriez la foule à son convoi ;
Arrière donc ! narguant votre égoïsme,
Elle vous dit : Je n'appartiens qu'à moi !

Juillet 1848.

A BÉRANGER

Air de *la Déesse*.

De nos foyers, quand la Liberté sainte
Eut repoussé le dernier de nos rois,
Lorsque le peuple, osant dompter la crainte,
Eut assuré le retour de nos droits,
Ton souvenir, que la France révère,
Vint me frapper comme un trait de clarté
Et m'affermir dans ta noble carrière,
Prophète de la Liberté !

Je dis alors : « D'un trône qui succombe
N'insultons pas les derniers possesseurs ;
Des souverains laissons pourrir la tombe,
Vouons nos luths à nos libérateurs.
Le monde acclame, ô rois, la France entière
Brisant le joug de votre autorité. »
Elle entre enfin dans ta noble carrière,
Prophète de la Liberté !

J'ai, dès ce jour, consacré ma jeunesse
A pratiquer la justice et le bien :
La Liberté fut ma seule maîtresse,
La Vérité devint mon seul soutien.
Prêtant ma voix au triste prolétaire
Réduit, hélas! à la nécessité,
Je le guidai dans ta noble carrière,
Prophète de la Liberté!

Et je lui dis : « Il faut vers la droiture,
Sans hésiter, rassembler tes efforts;
Des vils penchants fuis donc la source impure,
C'est la vertu qui rend les peuples forts.
Pour éclairer le monde à ta lumière,
Prends le flambeau de la moralité! »
N'est-ce pas lui qu'il faut en ta carrière,
Prophète de la Liberté!

Mais, tu le sais, la lutte est périlleuse :
Nos ennemis s'arment de toutes parts;
Déjà, déjà, d'une main furieuse
Leur faction brandit ses étendarts...
Que pourrait donc leur résistance altière
Quand Février contre eux a protesté?

Nous trouverons la gloire en ta carrière,
Prophète de la Liberté!

Oui, nous vaincrons; oui, ta voix, ô prophète,
A bien prédit ce déluge fameux :
La Royauté surnage, et la tempête
Va l'engloutir dans les flots orageux.
Ah! sur mon front, que la tristesse amère
Livre enfin place à la félicité...
Que puis-je craindre en ta noble carrière,
Prophète de la Liberté!

RÉPONSE DE BÉRANGER

La chanson, Monsieur, que vous voulez bien m'adresser respire une exaltation de jeunesse qui a dû me charmer, à part même du mérite de plusieurs couplets très-poétiquement rendus et qui me font penser que ce n'est pas là votre coup d'essai.

Quant à l'inexpérience, elle paraît surtout dans ce que vous dites de moi; mais cette exagération sied bien à votre âge, et il a toujours porté bonheur à la jeunesse d'être trop prodigue d'éloges envers les vieillards. Nous hochons la tête quand on nous loue outre mesure, mais au fond l'encens fait toujours plaisir, surtout quand il est offert par de jeunes esprits qui pourront en mériter un jour.

C'est vous dire combien je vous remercie, Monsieur, en vous assurant de ma considération toute cordiale.

BÉRANGER.

Passy, 17 mai --49.

DIEU PROTECTEUR DE LA LIBERTÉ

Vous tous, ô citoyens, qui voyez la souffrance
Comme un vêtement sombre envelopper la France,
Vous qui tristes marchez soucieux du destin,
Espérez! De beaux jours pour nous luiront encore :
Dans un ciel nébuleux l'on voit poindre l'aurore,
Mais la clarté succède aux ombres du matin.

Espérez! car c'est Dieu qui protége et seconde
La Liberté sa fille, et mère de ce monde,
Qui, l'olivier en main, ramène un sort plus doux.
C'est Dieu qui, nous montrant sa puissance sublime,
Forge un faisceau de rois qu'il jette dans l'abime
Quand ils ont provoqué les traits de son courroux.

C'est lui qui soutient l'humble et courbe le superbe,
Qui fait gronder la foudre à l'éclat de son verbe,
Rend ses droits à l'esclave en l'arrachant aux fers;

Lui qui brise à ses pieds, comme un vase d'argile,
La hautaine Babel sur sa base immobile,
Et dont le fier sommet effrayait l'univers.

C'est par lui que souvent l'aveugle tyrannie
A traîné dans l'exil sa juste ignominie;
C'est par lui que tout peuple obtient sa liberté ;
Et, devançant les voix de nos fiers politiques,
Il avait aux fureurs des discordes publiques
Opposé les liens de la Fraternité.

Ah! puisque c'est de Dieu que tout tient sa puissance,
Reconnaissons les lois de cette Providence
Dont jamais nul mortel n'a sondé les décrets;
Et puissions-nous bientôt, abjurant toute haine,
Voir notre Liberté régner calme et sereine,
Et nos peupliers croître à l'ombre de la Paix!

Juin 1849.

A VICTOR HUGO

Quand c'est l'instant où la patrie
Agonise, foulée aux pieds par des pervers,
Et qu'un peuple entier se récrie
Contre la pesanteur des fers;
Quand aucun bruit ne trouble un sommeil d'esclavage,
Il est beau d'opposer la fierté du courage
A la fierté des oppresseurs;
De ranimer la foule aux sons de sa parole
Et de lui faire voir, en éclatant symbole,
Le droit plus fort que les rigueurs.

Il est glorieux de combattre
Dans leur principe assis sur l'orgueil éhonté
Ceux dont la rage opiniâtre
Poursuit partout la Liberté.
Le juste, sans effroi, dans l'arène s'avance :
Il sait faire pâlir tous ceux dont l'arrogance
A pour cri : Malheur aux vaincus!

Et s'il succombe, au moins il lui reste la gloire
La justice et son nom gravé dans la mémoire
Des faibles qu'il a défendus.

C'est ainsi, malgré la défaite,
Malgré l'éclat perdu de nos jours de splendeur,
Que tu parais dans la tempête
Inaccessible à la terreur.
En vain pour étouffer ta voix qui nous rassure
Tes nombreux ennemis, sous les coups de l'injure,
Pleins d'aigreur, veulent t'accabler;
Tu n'en poursuis pas moins ta courageuse trace
Et le peuple n'en voit pas moins dans ton audace
Son défenseur se révéler.

Ah! si cette valeur t'anime
C'est que tu te souviens, sans fureur et sans fiel,
Qu'au joug éphémère du crime
S'oppose un principe éternel.
Si jamais dans ton cœur ne s'éveilla la haine,
C'est que la Vérité, de sa voix souveraine
Te pousse à chercher le danger;
Et que de l'Avenir la promesse riante

Te fait prendre en pitié l'iniquité présente
D'un despotisme passager.

Prophète dont l'œil a su lire
Les arrêts burinés au livre du Destin,
Tu nous fus donné pour conduire
Ceux qui s'écartent du chemin.
De nos rois submergés tu prévis le déluge,
Mais lorsque la prudence eût été leur refuge,
A tes conseils ils furent sourds :
Défenseur de nos droits, à ta voix ferme et grave,
Tout un peuple a jeté ses vieux haillons d'esclave,
Tout tyran a craint pour ses jours.

Cède à cet élan qui t'entraîne !
Qu'importe à la colonne un vent impétueux ?
Qu'importe au lutteur de l'arène
Le bruit de mille furieux ?
Pour qui veut conjurer les souillures publiques,
La crainte de l'exil, les sentences iniques
Sont-ils donc un obstacle ? — Non !
De Socrate immolé vit toujours la mémoire
Quand son persécuteur, dans l'équitable histoire
N'a pas même laissé son nom.

RÉPONSE DE VICTOR HUGO A L'AUTEUR

Au moment où je pars pour refaire ma santé épuisée, votre lettre m'arrive, Monsieur.

Merci pour ces beaux et nobles vers.

Vous êtes le poète, et vous apportez le viatique au poète ; vous êtes la voix du peuple, et vous criez à l'orateur combattant : Courage !

Je vous envoie un serrement de main.

VICTOR HUGO.

Paris, le 8 août 1850.

LA PIÈCE DE DEUX FRANCS

J'avais douze ans ; c'était en mil huit cent quarante,
Le six août; pour moi cette époque importante,
Quoiqu'ancienne, paraît ne dater que d'hier.
Le soleil se levait sur Boulogne sur-Mer,
Quand au bruit des clameurs que poussaient des furies,
Cinquante hommes couverts d'or et de broderies
Passèrent près du port avec des douaniers
Qu'ils avaient avec eux emmenés prisonniers.
Pendant qu'ils s'avançaient, je m'habillai bien vite
Et, gamin curieux, je courus à leur suite.
Déjà l'on approchait de la caserne, aux cris
De « Vive l'empereur! à Paris! à Paris! »
A travers la cohue un homme jeune encore
M'apparut à côté d'un drapeau tricolore,
Et portant sur l'épaule un aigle apprivoisé.
Il avait le nez gros, l'œil froid, le teint rosé,
Sur une impériale une moustache épaisse,
La jambe courte; en somme, une assez pauvre altesse

Malgré l'énorme croix dont il était orné.
Un vieillard, près de lui, marchait environné
De son état-major. On s'arrêta pour boire :
Et comme en ce moment on préparait la foire,
Mon esprit évoqua les pandours qu'en plein vent
L'on devait admirer le dimanche suivant,
Soufflant dans la trompette ou cognant la cymbale.
Bientôt l'on repartit. Sur la foule banale
La cohorte lança quelques pièces d'argent.
Comme on se bousculait en se les partageant,
L'une d'elles roula près de moi toute blanche.
Gai, je la ramassai, criant : « C'est mon dimanche !
Encaissons ce trésor ; un vrai Philippe : il vaut
Deux francs ; pour m'amuser c'est tout ce qu'il me faut. »
Dès lors peu m'importa cette escorte avinée :
Heureux, comme Titus, de gagner ma journée,
Je caressais ma pièce en me disant : « J'irai
Sur les chevaux de bois ; je me régalerai ;
Je verrai ces farceurs dont le tambour fait rage,
Et le reste sera pour la femme sauvage. »
Là-dessus je riais tout en marquant le pas,
Comme font les enfants à côté des soldats,.
Quand, la face inquiète et le regard plus terne,
Leur chef les arrêta devant notre caserne.

Là, que dit-il? Combien dura le pourparler?
Je serais impuissant à me le rappeler :
Car plus le temps passait, plus je voyais reluire
Sous leurs paillettes d'or, dans mon joyeux délire,
Les bouffons, les lutteurs et le beau Franconi.
Tout à coup, détourné de mon rêve béni,
Je vis un officier près de la sentinelle
Qui disait : « Non, Monsieur ; la consigne est formelle,
Je ne vous connais pas ; je ferai mon devoir. »
Comme un tigre blessé, chacun alors put voir
Bondir sur lui le maître en avant de sa bande
Et hurler d'une voix scandée à l'allemande :
« Infâme déserteur, tiens, je vais te payer. »
Son voisin détourna le coup. Un grenadier
Reçut du pistolet la balle dans la tête.
Tandis qu'à riposter le bataillon s'apprête,
On part pour la Colonne ; on y fait un discours,
Mais j'écoute fort peu, tant mes deux francs toujours
M'absorbent ; à la fin on apprend que la ville
Se soulève, et voyant tout espoir inutile
On court pour retrouver le steamer ; mais en vain,
Il est déjà trop tard. Dans un canot prochain
L'on s'élance, on s'entasse, on fait force de rames.
Des citoyens armés se présentent. Les lames

Font pencher le bateau trop lourd. « Rendez-vous donc!
— Non, jamais! » — Des fusils j'entends siffler le plomb;
Deux hommes sont atteints, et dans cette bagarre
Deux autres submergés. C'est fini. L'on s'empare
Du reste des nageurs dont la barque a sombré.
Pendant qu'on les voyait marcher, l'air atterré,
Vers la prison, séjour digne de leur démence,
Une voix me cria : « Voilà la récompense
Que souvent le destin donne aux ambitieux :
Le mal trouve le mal. La justice, à tes yeux
Se révèle, en frappant ces chercheurs d'aventure.
Tout plaisir est trompeur dont la source est impure.
Le sort qui t'a rendu maître de cet argent
T'offre, pour t'en défaire, un vieillard indigent :
Va, cours le lui porter. » — J'obéis, et sans peine
Le bien porta ses fruits, comme dit La Fontaine ;
Car mis au fait de tout, au bout de quelques jours,
Mon père me mena deux fois chez mes pandours.

Août 1850.

LE CACHOT DE DÉCEMBRE

Du sanglant coup d'État me voilà la victime ;
Le procureur Gauthier
Dans ce cachot infect veut, à son tour, au crime
Offrir son prisonnier.

Chaque fois que paraît mon geôlier, il m'annonce
Que Cayenne m'attend ;
Et lorsque je réclame un juge, sa réponse
Est un rire insultant.

Pourtant je me tairai, sans exhaler ma haine
Contre ce vil pouvoir ;
Et, comme Pellico, je baiserai la chaîne
Qu'impose le devoir.

La Liberté n'est plus qu'un fantôme livide ;
Comme elle, faudra-t-il

Voir ma pauvre jeunesse, hier encor si splendide,
Se flétrir dans l'exil?

Faudra-t-il, oubliant une heureuse existence
Dont s'arrête le cours,
Seul, braver l'infortune, avec ma conscience
Pour unique secours?

Ma mère! — Ah! qu'elle ignore et mon sort et mes larmes
Et mes amis! — Non, non,
N'écrivons pas; contre eux ne fournissons point d'armes :
Car c'est trop d'un soupçon....

Souffrons donc en secret. Qu'importe ma souffrance
Quand tant d'autres, hélas!
Pour ne pas voir mourir ta République, ô France!
Ont trouvé le trépas?

Souffrons comme un martyr, dont la force brisée
Se soutient par l'amour;
Et que puissent nos pleurs devenir la rosée
De l'aube du grand jour!

[illegible], 4 décembre 1851.

LE CHANT DES OPPRIMÉS

A ALBERT BARBIEUX

Partout des fers qui du courage
Barrent les élans convulsifs;
Partout, pour un trop vrai langage,
De nouveaux Diderots captifs;
Et plus de nation qui se lève et s'écrie,
En s'armant d'un juste courroux :
Marchons! guerre à la tyrannie!
C'est assez courber les genoux,
Levons-nous!

Séchant la plébéienne sève,
L'Égoïsme frappe et détruit :
Le sceptré, ce frère du glaive,
Dans sa fleur fait mourir le fruit.
Mais l'histoire, ô pervers, sur nos maux attendrie,
Jettera l'opprobre sur vous :
Marchons! guerre à la tyrannie!

C'est assez courber les genoux,
Levons-nous!

Pour étouffer la voix publique
Quand elle réclame ses droits,
La force est l'argument unique,
La seule réponse des rois.
Ne l'as-tu point prouvé, déplorable Hongrie,
Quand tes martyrs répétaient tous :
Marchons! guerre à la tyrannie!
C'est assez courber les genoux,
Levons-nous!

Et vous, bords qu'arrose le Tibre,
N'avez-vous point aussi le sort
De l'aiglon qui veut être libre
Et qu'on enchaîne à son essor?
Et pourtant, ô Romains, l'auteur d'un siége impie
Naguère avait dit comme vous :
Marchons! guerre à la tyrannie!
C'est assez courber les genoux,
Levons-nous!

Peuples, vous tous que l'on opprime,
Levez-vous ! serrez-vous les mains ;
Surgissez enfin de l'abîme
Creusé par des chefs inhumains ;
Et, sûrs de voir tomber leur aveugle furie,
Chantez, vous unissant à nous :
Marchons ! guerre à la tyrannie !
C'est assez courber les genoux,
Levons-nous !

Septembre 1852.

LE DÉPART DE L'HIRONDELLE

A UN AMI EN EXIL

Pour chercher un ciel plus bleu,
Lorsque l'automne s'avance,
Déjà tu veux fuir ce lieu ;
Ma douce hirondelle, adieu !

Ah! de la France
Garde bien souvenance :
Adieu! j'attends
Ton retour au printemps!

Pour chercher un ciel plus bleu,
Lasse de notre hémisphère,
Déjà tu veux fuir ce lieu ;
Ma douce hirondelle, adieu !

De cette terre,
Compagne passagère,
Que j'ai d'amis
Ainsi que toi, bannis!

Pour chercher un ciel plus bleu,
Sans peur d'une longue route,
Déjà tu veux fuir ce lieu ;
Ma douce hirondelle, adieu!

Pars, mais écoute :
Quelque proscrit sans doute,
Suivant ton vol,
Pleurera notre sol.

Pour chercher un ciel plus bleu,
Où l'exilé te réclame,
Déjà tu veux fuir ce lieu ;
Ma douce hirondelle, adieu!

A sa pauvre âme
Porte un rayon de flamme ;

Fais que son cœur
Rêve encore au bonheur!

Pour chercher un ciel plus bleu,
Amie, hélas! éphémère,
Déjà tu veux fuir ce lieu;
Ma douce hirondelle, adieu!

Dis que j'espère
Au foyer de sa mère
A ton retour
Le retrouver un jour!

Pour chercher un ciel plus bleu,
Amie, hélas! éphémère,
Déjà tu veux fuir ce lieu;
Ma douce hirondelle, adieu!

Octobre 1852.

MA TABLE

Cher petit meuble sans faste
Qui n'inspires que pitié,
Mais que je trouve assez vaste
Pour recevoir l'amitié,
Sur tes pieds rouillés tu grinces,
Pauvre table, avec fracas :
Cependant pour l'or des princes
Je ne te donnerais pas.

Souvent, cherchant une rime,
Le front trempé de sueur,
Je te rendis la victime
De mon injuste fureur ;
Mais toi, tu semblais sourire
A me voir froissé du coup.

Je croyais t'entendre dire :
« Je te plains, mon pauvre fou ! »

Des beaux jours passés ensemble
Je garde le souvenir ;
A ton aspect, il me semble
Les voir tous me revenir.
De la beauté qui m'oublie,
J'entends résonner la voix :
Je te retrouve, ô Julie,
Sur mon cœur, comme autrefois !

Comme autrefois, je vois luire
Ton beau sceptre, ô Liberté :
Mon cœur se laisse séduire,
Par un doux songe emporté.
Sur ton char, noble déesse,
Tu parais, l'œil radieux ;
La foule à tes pieds se presse...
Douce erreur, charme mes yeux !

Sans pleurs, je verrais peut-être
Saisir tout mon mobilier,

Si l'on te laissait ton maître,
O ma table de noyer!
Ah! prolonge mon doux rêve :
Rêver c'est encor jouir.
Que sur toi mon sort s'achève,
Heureux je saurai mourir!

DÉCEPTIONS

J'ai rêvé gloire, amour, plaisir et liberté ;
Mais que le rêve est loin de la réalité !
La gloire séduisit mes yeux dès le jeune âge,
Mais elle fut pour moi comme un trompeur mirage,
Et dans le désert morne où s'égaraient mes pas
Me laissa, triste et seul, maudissant ses appas.

Comme pour consoler mon âme endolorie
L'amour m'offrit alors son oasis fleurie :
J'étais bon, j'étais jeune et j'étais confiant.
La beauté me reçut d'un visage riant ;
Mais bientôt l'inconstance arrivant à sa suite,
Vint d'un rire moqueur me forcer à la fuite.

Errant, la rage au cœur, j'aperçus le séjour
Du plaisir qui, dit-on, console de l'amour.

Pour secouer le joug de ma mélancolie
Là j'allai courtiser l'ivresse et la folie
Mais, au réveil, je vis à mes pas hésitants
Que le plaisir peut faire un vieillard de vingt ans.

Le cœur navré, l'esprit alourdi par le doute,
Cherchant un meilleur sol, je me remis en route ;
Soudain un phare brille à mon œil enchanté :
J'accours et te salue, auguste Liberté !
Je l'aborde en tremblant ; à ses genoux je tombe ;
Mais, semblable au vautour égorgeant la colombe,
Un soir, un tortueux et barbare assassin
Lui plonge sans remords un poignard dans le sein !

Anniversaire du 2 décembre 1853.

ÉPITAPHE.

Ce monde, exil transitoire,
Fut par lui peu regretté :
C'est au ciel que sont la Gloire
L'Amour et la Liberté.

PASTEL

J'aime bien un pastel où brille
Le bonheur pur de deux amants
Qui, vers le soir, sous la charmille,
Se répètent leurs doux serments ;

J'aime encore la jeune fille
Soutenant les pas chancelants
De son brave aïeul en béquille,
Vieux Bélisaire aux cheveux blancs ;

Ou la vierge que l'on marie,
Baissant sa paupière attendrie
Devant son époux fortuné... ;

Mais à ces tableaux je préfère
Celui qui me montre une mère
Souriant à son premier-né :

LES OISEAUX DE JEANNETTE

Gais oiseaux, vite, vite,
Venez de mon pain prendre votre part :
Jeannette vous invite,
Tant pis s'il en est qui viennent trop tard !

Vantant mes appas,
Des galants la foule
Vainement roucoule,
Je n'écoute pas.
Ces fous, chers oiseaux,
Font peu mon affaire,
Et je vous préfère
A ces étourneaux.

Gais oiseaux, vite, vite,
Venez de mon pain prendre votre part :
Jeannette vous invite,
Tant pis s'il en est qui viennent trop tard !

Mais quoi ! qu'ai-je vu ?
Ah ! miséricorde !

Au bout d'une corde
Un billet pendu...
Gentils oiselets,
Votre doux vacarme
M'offre plus de charme
Que tous ces poulets.

Gais oiseaux, vite, vite,
Venez de mon pain prendre votre part :
Jeannette vous invite,
Tant pis s'il en est qui viennent trop tard !

Mais brisons le fil :
Quelle est cette histoire ?
Voyons, ce grimoire,
De qui me vient-il ?
Ciel ! c'est mon voisin
Jean, coq du village,
Qui m'offre en partage
Son cœur et sa main !

Ah ! venez vite, vite,
Jean, à mon destin prendre votre part :
Jeannette vous invite,
Tant pis s'il en est qui viennent trop tard !

LE CHATIMENT DU FRATRICIDE

Pourquoi le ciel est-il livide
Et le soleil taché de sang ?
C'est que Caïn le fratricide,
Caïn a frappé l'innocent.
Ah ! tu l'entends comme un tonnerre
Ce cri qui te glace d'effroi :
Dis-moi, qu'as-tu fait de ton frère ?
Caïn, malheur à toi !

Vois-tu, là-bas, sortir de l'ombre
Ce spectre affreux ? C'est le Remord.
Sa torche brille à ton œil sombre,
Sa voix rugit : Abel est mort !
A ses côtés vient la Justice
Qui de Dieu te montre la loi.
Déjà ton meurtre est ton supplice :
Caïn, malheur à toi !

De ta fureur vois la victime
Qui semble encor te supplier.
Je sais, dis-tu, quel est mon crime,
J'attends; ciel, viens me châtier...
A ta vengeance, oui, je me livre;
Foudres, grondez, tombez sur moi...
— Mais non; Dieu te condamne à vivre!
Caïn, malheur à toi!

LES TROIS HEURES DU JOUR

Le soleil rayonne et vers ta fenêtre
Mon regard en vain cherche ton regard.
Si longtemps pourquoi tarder à paraître ?
Peut-on à vingt ans se lever si tard ?
L'oiseau, de ses chants saluant l'aurore,
Annonce un beau jour et tu dors encore...
A mes yeux charmés, oh ! parais enfin,
N'es-tu pas pour moi l'astre du matin ?

O bonheur! c'est toi ! j'ai vu ton sourire
Et ta douce voix chante un gai refrain.
Je te suis des yeux et, pensif, j'admire
Tes traits où les lis s'unit au jasmin.
Chez moi, pour te voir, longtemps je séjourne
Mais du mien, hélas ! ton œil se détourne...
Ah ! je sens d'effroi mon cœur refroidi,
Viens me ranimer, soleil de midi !

Mais voici venir l'heure du mystère :
Dans nos alentours tout rentre en repos.
J'aperçois encor briller ta lumière,
J'entends de ta voix mourir les échos.
Pour que mon tourment en bonheur se change,
Dirige vers moi ton sourire d'ange...
Toi seule tu peux combler mon espoir,
Ah ! brille toujours, étoile du soir !

LA JEUNE MÈRE

La voyez-vous, blonde et vermeille,
Aux yeux d'azur comme le ciel?
La jeune mère est là, pareille
Aux madones de Raphaël.
Qu'une autre, afin d'être plus belle,
Porte maint rubis, maint joyau :
Qu'importe? son fils dort près d'elle ;
Est-il un diamant plus beau?

Dieu tutélaire,
Dieu tout-puissant,
Veille sur la mère!
Veille sur l'enfant!

« Dors, mon enfant, dors, lui dit-elle ;
Que pour toi les anges des cieux
Fassent de la lyre éternelle
Vibrer les sons harmonieux!

Mais tu t'éveilles et la terre
Rend tes regards tout interdits :
Ne pleure pas, car une mère
C'est encore le Paradis. »

Dieu tutélaire,
Dieu tout-puissant,
Veille sur la mère !
Veille sur l'enfant !

« Vers ce portrait que je contemple
Tourne tes yeux pleins de candeur :
De ton père un jour suis l'exemple,
Comme lui sois homme d'honneur.
Plus tard, si le chagrin t'obsède,
Songe, ô mon fils, pour l'apaiser,
Qu'à nos maux, le meilleur remède
C'est d'une mère le baiser ! »

Dieu tutélaire,
Dieu tout-puissant,
Veille sur la mère !
Veille sur l'enfant !

L'AME DE BÉRANGER

« O Béranger, salut, barde immortel!
Ainsi parlait, près de Rousseau, Voltaire
Au chansonnier venant poursuivre au ciel
Les nobles airs qu'il léguait à la terre.
  Après nous, ta voix a chanté
  Progrès, justice et tolérance :
  Doux ami de l'humanité,
  Je te bénis comme la France! »

Anacréon, le sage des vieux temps,
Paraît ensuite accompagné d'Horace :
D'un bonheur pur leurs fronts sont éclatants,
Et dans leurs pas se révèle la grâce.
  Chacun, avec sérénité,
  Lui dit : « J'attendais ta présence,
  Doux apôtre de la gaîté,
  Je te bénis comme la France! »

Socrate aussi, le martyr de l'erreur,

S'avance et dit : « Barde, je te salue :
Nos ennemis, dans leur lâche fureur,
Nous ont offert les cachots, la ciguë ;
Mais, pour nous, l'immortalité
Suit leur éphémère vengeance :
Ferme appui de la vérité,
Je te bénis comme la France ! »

Puis vient Tyrtée, à la lyre d'airain,
Qui lui dit : « Prends auprès de moi ta place,
Toi qui souvent, par un brûlant refrain,
De tes héros, fis bouillonner l'audace.
En tout lieu ton chant répété,
Fut un tocsin d'indépendance ;
Poète de la Liberté,
Je te bénis comme la France ! »

Le chansonnier leur répond : « J'ai toujours
Chanté pour ceux qu'on frappe et qu'on abuse ;
J'ai consolé, sous ses fardeaux trop lourds,
Le pauvre peuple : il fut ma seule muse.
Mais, pour ceux dont la dureté
Au faible ravit l'espérance,
Les gens sans foi ni charité,
Je les maudis comme la France ! »

A LAMARTINE

(CONTRE SES ZOÏLES)

Pascitur in vivis livor, post fata quiescit.
OVIDE.

I

Maître, je ne suis pas de ceux qui, d'une fée,
Reçurent au berceau l'héritage d'Orphée;
Cœur loyal, rien de plus, mais aussi rien de moins,
De ta vieille énergie un des jeunes témoins,
Heureux d'avoir vécu dans le siècle d'un homme
Qu'on eût divinisé dans la Grèce et dans Rome,
Et qui seul — quoi qu'en dise aujourd'hui maint Fréron,
Vaut Homère et Plutarque, Horace et Cicéron !
Que dis-je? Ces héros de l'histoire païenne,
Leur gloire doit un jour pâlir devant la tienne;
Et la postérité, qui met tout en son lieu,
Te nommera le barde et l'envoyé de Dieu.

Elle te montrera l'œil en feu, jeune encore,
Comme autrefois David, prenant ton luth sonore,
Devant notre Saül l'athéisme en courroux,
Chantant de Jéhovah le nom terrible et doux!

II

La France alors sortait de ruines sans nombre ;
L'impiété vaincue enfin rentrait dans l'ombre :
Un poète manquait dont l'éloquente voix
Osât préconiser le martyr de la croix.
Tu parus... Aussitôt, tout fiers de ton audace,
Mille nouveaux croyants volèrent sur ta trace.
Nous n'avons point vu, nous, ces jours si glorieux,
Mais en sommes-nous moins les héritiers pieux?
Dans tes livres brûlants d'une divine flamme,
Qui de nous n'a souvent embrasé sa jeune âme?
Qui de nous, bénissant la nouvelle Sion,
N'a suivi dans les cieux ta Méditation?
Qui de nous, écoutant ta divine Harmonie,
N'a rêvé l'idéal qu'a trouvé ton génie?
Dans tes Recueillements plein d'un souffle sacré,
Avec toi devant Dieu qui ne s'est inspiré?

Enfin l'humanité salua son poëme,
Jocelyn, l'homme-prêtre, ou mieux, l'âme elle-même.
Ta muse, en un sentier jusqu'alors ignoré,
Nous conduisit.—Je plains ceux qui n'ont point pleuré.
Puis un jour tu partis pour la région sainte,
Qui des pas de Jésus garde, dit-on, l'empreinte.
Là, pèlerin auguste, on te vit plein d'amour,
Rendre une ombre de vie à ce morne séjour;
Là, le Christ consolait l'orphelin et la veuve;
Là, Job sortait vainqueur d'une effroyable épreuve;
Là, toi-même éprouvé!... Mais voilons ce tableau,
Ou plutôt, non — jetons des fleurs sur ce tombeau :
Julia dans les cieux te sourit et t'appelle ;
Dans sa fleur d'innocence, heureux qui meurt commeelle!
Mais de retour enfin, connus-tu le repos?
Non, non.— De la Gironde évoquant les héros,
Tu peignis d'un pinceau qu'eût envié Tacite,
L'intègre Robespierre et sa bruyante suite;
Charlotte et Barbaroux, Vergniaud l'audacieux,
Puis l'austère Roland, et bien au-dessus d'eux,
Son épouse virile, au profil sympathique,
Souriant à la mort, comme un héros antique,
« Léguant, comme pour prix de son sang répandu,
» Une mâle pensée à son peuple éperdu! »

III

La Révolution, cette autre Girondine,
Surgit et te trouva, comme ton héroïne,
Grand écrivain, grand cœur, et plus grand citoyen.
Sauveur de ton pays, tu fis régner le bien.
Brisant des factieux le drapeau sanguinaire,
Un seul geste, un seul mot fut ta Catilinaire.
Tu t'en souviens toujours, maître, de ces combats,
De ces cris du Forum, et de ces pleurs, hélas !
Alors que les trembleurs criaient sur ton passage :
Salva nos, perimus! Alors que ton courage
Nous forçait d'admirer plusieurs hommes dans un :
L'historien fécond, l'éblouissant tribun,
L'honnête homme d'Etat, l'étonnant publiciste,
Et toujours le penseur à côté de l'artiste !
De ce peuple inconstant fidèle conseiller,
Ton journal, tour à tour sublime et familier,
Ainsi que le Devoir fit aimer la Justice.
Le combat terminé, tu sortis de la lice,
Tu repris ton burin, et l'on vit reproduit
Chaque fait triomphant de ton Quarante-huit.

Raphaël, jeune et beau, Graziella, jeune ange,
De la terre et du ciel suave et pur mélange,
Dans les romans du cœur, charmante nouveauté,
Firent à ton génie une autre royauté!
Dirigeant la raison de ton tailleur de pierre
Tu lui fis au Très-Haut adresser sa prière,
Et depuis Fénelon seul tu sus parmi nous,
Comme l'apôtre Paul, te faire tout à tous.
Puis des Constituants tu nous vantas le zèle,
Ces hardis fondateurs de la France nouvelle.
A tous ces grands travaux, va, maître, tu peux bien
Donner un souvenir sans en regretter rien.
Il est beau de jeter un regard en arrière,
Quand l'équité guida nos pas dans la carrière;
Il est doux de se dire : Oui, j'ai bien combattu;
Oui, j'ai fait triompher l'honneur et la vertu!

IV

Cependant quels tributs de la reconnaissance,
Quels présents, quels honneurs reçus-tu de la France?
Ta statue en tout lieu brilla-t-elle aux regards?
L'or que tu prodiguas si bien de toutes parts

Revint-il dans tes mains? — Hélas! non, Lamartine,
Pour prix de tes bienfaits tu reçus la ruine!
Après l'enthousiasme on t'accorda l'oubli!
Dans ce sombre manteau longtemps enseveli,
Tu sus te taire, ainsi que le juste Aristide.
Mais la Muse, toujours ton soutien et ton guide,
T'adjura de ne pas te reposer encor.
De nos jeunes auteurs te voilà le Mentor;
Dans cette vaste chaire où chacun te contemple,
Tu joins avec éclat le précepte à l'exemple.
Mais quoi! Qu'entends-je? Au lieu des applaudissements
N'est-ce pas des serpents les aigus sifflements?
L'un d'eux, stipendié par une coterie,
Chaque jour de sa secte entretient la furie,
Et sur toute vertu distille son poison;
Sa rage d'insulter aveugle sa raison.
Des crimes du passé, dans un argot cynique,
Il fait incessamment l'ardent panégyrique;
En lui le fanatisme a trouvé son Marat :
La même crudité, le même aspect ingrat;
Regrettant, nous dit-il, de n'avoir point pu vivre
Au temps où l'on brûlait le penseur et son livre.
Un autre aussi pervers, vipère à l'œil sanglant,
De son dard venimeux toujours te harcelant,

Te lance coup sur coup l'outrage et l'ironie
Et joint à ces deux traits ceux de la calomnie.
Un autre enfin, aspic toujours prêt à blesser,
Plus haut que ton génie ose bien se placer,
Nous corrige tes vers dans sa prose superbe,
T'enseigne plaisamment et le nom et le verbe,
Et, nouveau Trissotin, t'enseigne à regarder
« En quoi c'est qu'il les faut faire ensemble accorder. »

V

Que te reproche donc leur constante insolence?
Est-ce de transiger avec ta conscience?
De livrer au lecteur justement irrité
Des tableaux repoussants par leur obscénité?
Malgré leur impudence ils ne l'oseraient faire.
Mais comme eux, écrivain, tu touches ton salaire.
Voilà, voilà ton crime! ils le nomment enfin.
Pourquoi comme Moreau ne meurs-tu pas de faim?
Pourquoi prendre ce pain que ton labeur te donne,
Toi qui du pain moral fais sans cesse l'aumône?
Oh! les temps à venir jamais ne comprendront
Que la ronce et l'épine aient couronné ton front,

Et que notre Paris, loin de te rendre un culte,
Ait laissé de sang-froid te prodiguer l'insulte.
Ne savent-ils donc pas, ces apôtres du mal,
L'histoire de Saint-Point, ton beau pays natal?
Combien ce peuple heureux te bénit et t'admire!
Eh! dans le Mâconnais qu'ils s'en fassent instruire!
C'est là qu'on leur dira tes bienfaits inconnus,
Deux cents familles là prenant tes revenus
Et ne te les rendant que quand la Providence
Répand sur tes guérêts une triple abondance.
Mais non. — A ce conseil on les trouvera sourds
Et leurs rires stridents rétentiront toujours;
Car devant ces jurés, Caïphes en démence,
C'est en vain qu'on voudrait prouver son innocence :
Leur verdict furieux n'a jamais acquitté
Celui dont le forfait est la célébrité!

VI

Pourtant, pour ta blessure il reste encore un baume;
Ton beau nom n'est pas mort tout entier sous le chaume,
L'étranger s'en souvient à défaut des Français;
Puis, tous, nous n'avons pas trempé dans ces excès.

Plus d'un homme de bien saura dans cet orage
Faire entendre sa voix et te crier : Courage!
Pour rendre moins cruel tout le mal qu'on te fit,
Qu'importe le talent? Le cœur lui seul suffit.
D'ailleurs, n'est-ce donc rien que notre propre estime?
En vain l'iniquité fait de toi sa victime :
Fusses-tu repoussé lâchement en tout lieu,
Ne te reste-t-il pas ta conscience et Dieu?
Songe à tes devanciers, grands hommes dont l'envie
Jusqu'à leur dernier jour empoisonna la vie :
Que de piéges l'erreur a semés sous leurs pas!
Mais leurs regards du but ne se détournaient pas.
L'amour du bien lui seul assura leur victoire.
Le sort à ses élus fait payer cher leur gloire;
Ils le savaient; aussi plus d'un l'a répété :
L'épreuve est le chemin de l'immortalité!
Toi donc, sous tant de coups ne courbe point la tête;
Tôt ou tard le ciel pur brille après la tempête.
Repose avec le mien ton regard attendri
Sur les martyrs cloués à ce grand pilori :
Jésus a son Judas, Homère a son Zoïle;
Socrate est bafoué par une tourbe vile;
Miltiade vainqueur expire dans les fers;
Thémistocle devient le jouet des pervers,

Et, comme toi, sauveur de cette multitude,
Oppose sa constance à leur ingratitude.
A Rome, Cicéron et Sénèque et Burrhus
Vont par l'assassinat expier leurs vertus ;
Plus tard, de son foyer c'est Dante qu'on exile ;
C'est le Tasse cherchant vainement un asile ;
Chez nous, Corneille vieux tombe dans l'abandon
Et Racine se voit préférer un Pradon !
Oui, tous ont bien souffert !... Mais le Temps qui console
Pour jamais sur leurs fronts a mis son auréole ;
La mort leur fit trouver le terme de leurs maux,
Et l'éternel laurier fleurit sur leurs tombeaux !

Paris, 1er février 1858.

RÉPONSE DE LAMARTINE

Monceau, près Mâcon, 18 février 1858.

Monsieur,

Vos beaux vers, déjà lus deux fois, se représentent sous mes yeux et j'aurais un remords de cœur si je ne vous disais avec quelle satisfaction ils sont relus. On jouit d'avoir des Zoïles, quand les Zoïles vous suscitent de pareils vengeurs.

Hélas ! je leur pardonne parce qu'ils ne savent pas le mal qu'ils font et parce que, s'ils le savaient, ils ne voudraient peut-être pas le faire.

En ce moment même je succombe sous leur coalition de malveillance et deux cents familles de pauvres cultivateurs déracinés avec moi de leur sol comme le

gui avec le chêne, vont pleurer leur ruine et leur dispersion que je cherchais à prévenir par le travail.

Je livre mes biens à mes créanciers.

Soyez remercié, Monsieur, d'avoir eu et d'avoir si admirablement exprimé en beaux vers des sentiments meilleurs que ceux de mes ennemis, quoique si exagérés par la bienveillance.

Mais l'exagération de la haine c'est la cruauté, et l'exagération de la bienveillance ce n'est que l'illusion des belles âmes.

Vous serez pardonné dans le ciel et aimé sur la terre.

A. de Lamartine.

SAINTE MONIQUE A SAINT AUGUSTIN

D'APRÈS LE TABLEAU D'ARY SCHEFFER

Augustin, mon fils, aux plaisirs du monde
N'as-tu pas trouvé la satiété?
En déceptions leur ivresse abonde :
L'homme y cherche en vain la félicité.
Fuis leurs faux attraits féconds en alarmes,
La seule vertu rend heureux, crois-moi :
Lève vers le ciel tes yeux pleins de larmes
Pour que dans ton cœur descende la Foi.

N'as-tu pas songé, mon fils, que le vice
Entraîne après lui les remords vengeurs
Et qu'un jour Dieu va, terrible supplice!
Forger un faisceau des plus grands pécheurs?
Mais au repentir sa clémence auguste
Promet le pardon... Mon fils, repens-toi :

Un pécheur contrit, au ciel vaut un juste ;
Joins donc, mon enfant, l'Espoir à la Foi !

Dans ma main, mon fils, que ta main se pose ;
Sache enfin te rendre à l'ordre divin :
Aime l'Eternel plus que toute chose
Et comme toi-même aime ton prochain.
Allume en ton cœur cette double flamme
Et suis désormais cette douce loi.
Trois mots suffiront pour sauver ton âme :
C'est la Charité, l'Espoir et la Foi !

LA CAMILLE D'ANDRÉ CHÉNIER

AD CARISSIMAM MEÆ JUVENTUTIS AMICAM

Cette nuit j'ai rêvé. Tu vas dire : à qui donc?
—Ce n'était pas à toi.—Pas à moi?—Mon Dieu, non.
Voudrais-je te mentir? Je croyais voir Camille,
Celle d'André Chénier, la jeune et belle fille
Aux bras blancs, aux cheveux d'ébène, au teint vermeil.
Son gracieux sourire, au sein de mon sommeil
Troubla mes sens. J'osai lever les yeux vers elle,
Et m'écriai : Mon Dieu! combien vous êtes belle!
Puis elle, se penchant vers moi, de sa voix d'or
Disait : « Je pense à toi, surtout lorsque tout dort,
André! (Je m'appelais André pendant mon rêve,
Comme le beau martyr que moissonna la grève.)
Je t'aime, entends-tu bien, toi seul, toujours, partout!»
Et moi, je répondais : « Ange, viens, mon sang bout;
Mon front brûle; ma main tremble; tiens, vois : je
O Camille, permets que des lèvres j'effleure [pleure.

Ta joue à faire envie aux pêches du jardin. »
Ainsi, je lui parlais tremblant, lorsque soudain
M'interrompit le bruit battant d'une persienne.
Je me levai, puis vis, ayant ouvert la mienne,
Camille à sa fenêtre où, souriant toujours,
Elle semblait poursuivre un si charmant discours.
Car tes bras, tes cheveux, ton front dont l'éclat brille
Rappelaient à ravir l'adorable Camille ;
Mais moi qu'un vain orgueil a sans doute enivré,
Pourrai-je, dans ces vers, te rappeler André?

LA MOUETTE

A VICTOR HUGO

Vers l'exilé va, blanche mouëtte,
Là-bas où sont d'affreux récifs ;
Va consoler le grand poète :
Il comprendra tes cris plaintifs.
Ah ! dis-lui bien que si l'outrage
Pour l'accabler passe la mer,
Je pleure, moi, sur ce rivage :
Fatal exil, que ton sort est amer !

Ranime son âme attristée
Au souvenir de jours meilleurs ;
Hélas ! il eut de Prométhée
Et le génie et les malheurs.
Le vautour de la calomnie
Le voit vaincu mais toujours fier...

Vole adoucir son agonie !
Fatal exil, que ton sort est amer !

Brisé par sa longue souffrance
Tu le verras sur un écueil :
Sa voix tout bas nomme la France,
Son doigt furtif sèche son œil.
Vole donc vers lui, blanche mouëtte ;
Va, ton aspect lui sera cher :
Tous deux vous bravez la tempête ;
Fatal exil, que ton sort est amer !

Le Havre, septembre 1858.

A UN SAPIN DU MONT-BLANC

Vieux sapin du Mont-Blanc tout noirci par la foudre,
Toi qui par elle fus privé d'un de tes bras :
Semblable au vétéran mutilé, dont la poudre
Marque le noble front fier de tant de combats ;

Dieu seul sait depuis quand, sur ce point solitaire,
Tu luttes sans fléchir contre les éléments,
Et que de fois tu vis partir vers notre terre
L'éclair toujours suivi de sourds rugissements.

Ce que je trouve en toi c'est l'homme de courage
Frappé, mais l'œil stoïque, et résistant au sort ;
C'est la conviction qui tient tête à l'orage ;
C'est la foi, de l'erreur décourageant l'effort.

Sous ton abri souvent le voyageur s'arrête.
Mais as-tu vu jamais un athée en ce lieu ?
— « Non, dis-tu, comme moi l'homme courbe la tête
Lorsque, si près de lui, tonne la voix de Dieu ! »

Juin 1859.

LA FAUVETTE DU CHALET

Aux bords du lac Léman, assez près de Lausanne
Est le joli châlet de Morges, d'où l'œil plane
Sur les monts de Savoie, horizon merveilleux,
Le plus beau que l'on puisse admirer sous les cieux.
De peur de l'affaiblir je ne veux et je n'ose
Retracer ce tableau sublime et grandiose :
D'autres vous les peindront ces Alpes, ce Mont-Blanc
Géant qui lève au loin son front étincelant.
Si l'on n'a de Rousseau le style enthousiaste,
Il faut rester muet sur ce divin contraste
D'obscurité profonde et de vive clarté
Que la photographie a trop souvent gâté.

Laissant donc un sujet trop grand pour ma palette,
Je vais conter le sort d'une jeune fauvette
Qui dans ce cher asile envoyait aux échos
Des arpèges suivis des plus doux trémolos.

L'espiègle eût enchanté nos meilleurs virtuoses;
Elle avait fait son nid dans un buisson de roses,
Car aux belles chansons il faut les belles fleurs.

Souvent, au point du jour, ménageant ses frayeurs,
J'allais, à pas furtifs, jusque près de la belle
Et lui disais tout bas : « Bonjour, mademoiselle,
» Comment vous portez-vous? Avez-vous bien dormi?
Puis elle, s'inclinant, répondait : « Oui, l'ami. »
Alors je m'avançais pour l'embrasser; mais zeste !
Elle vous délogeait d'un vol rapide et leste
Et, coquette, jetait à mon œil fasciné
Avant de disparaître, un regard détourné .

Or, au lieu d'un solo, son logis poétique
Un jour me fit entendre un duo frénétique;
Je compris aisément ce qu'annonçait l'écho :
Que Juliette avait trouvé son Roméo.
A quelque temps de là, lui seul chanta sa gamme ;
Et je vis mon ténor prodiguant à sa dame
Des soins et des égards constants et délicats...
Ces maris emplumés, l'homme ne les vaut pas.

Enfin, — jour de bonheur ! — l'épouse devint mère.

Quatre petits chanteurs étaient nés. A leur père
J'en fis mon compliment. Il semblait radieux.
La mère était bien faible, et pourtant dans ses yeux
Je crus voir resplendir comme un éclair de joie.
O transports que le ciel à toute mère envoie,
Soyez, soyez bénis ! Grâce à vous, les douleurs
Ont du charme et le rire accompagne les pleurs.

Plus tard, quand elle put faire ses relevailles,
J'entendis les mutins se livrer des batailles ;
Alors, en qualité d'ami de la maison,
J'allais, non sans grand mal, les mettre à la raison.
La mère de retour, je lui contais la chose.
Mais elle, caressant chaque petit bec rose,
Était sourde à ma plainte et ses cris triomphants
Semblaient dire : Voyez, qu'ils sont beaux mes enfants!
Puis elle les berçait au chant d'une romance.
Le père, comme moi, l'écoutait à distance
Et laissait les petits goûter leur doux sommeil.
L'aurore me voyait saluer leur réveil
Et j'écoutais, caché derrière la charmille,
Dilettante ravi, ce concert de famille.

Vers ce temps, j'aperçus rôder aux alentours

Un oiseau carnassier du genre des vautours,
Un brigand au bec tors, à l'œil rond, — une buse.
Souvent les passereaux, démons remplis de ruse,
Le narguaient, le sachant à s'enlever fort lent,
Comme des écoliers bafouant leur régent.
Craignant qu'il n'entendît la chanson maternelle
A la fauvette, un jour, je dis la peur mortelle
Que ses chants m'inspiraient pour elle et pour les siens.
Son regard me sembla répondre: « Oui, j'en conviens,
» J'ai tort; je vais me taire. » Inutile promesse :
Une mère imposer silence à sa tendresse !

O vous qui me lisez, femmes, lorsqu'en vos bras
Vous tenez vos enfants, chantez. chantez plus bas.
Songez qu'en son ardeur votre bruyante joie
Peut attirer la Mort, cet autre oiseau de proie !

Un matin, n'entendant point le chant coutumier,
Je dirigeai mes pas tremblants vers le rosier.
Hélas ! tout était mort et partout le plumage
Me confirma trop bien un horrible carnage.
Je pleurai ce destin affreux, immérité ;
Je maudis le bourreau dans sa postérité ;

Je lui donnai les noms d'ogre, de cannibale,
De Néron, de Tibère et d'Héliogabale,
Et ma pieuse main recueillit sans tarder
Ces précieux débris que j'ai voulu garder.
Je passai dans le deuil, ce jour sombre et funeste,
Et même j'accusai la puissance céleste
Qui donne à des pervers ces sanglants appétits
Et permet que les grands dévorent les petits.

Morges (canton de Vaud), juillet 1859.

INSCRIPTION POUR LE CHALET DE MORGES

Arrête, passant, et respire
Cet air libre, souffle de Dieu.
Sur ces monts plane son empire
Et son miroir est ce lac bleu.

CHANSON A BOIRE — ET A MANGER

Les poètes ont de tout temps
Chanté le vin comme la vigne,
Mais quant au manger, leurs talents
Gardèrent un silence indigne.
Tous, sans excepter Béranger,
A les entendre, feraient croire
  Qu'ils ne savaient que boire,
  Que boire sans manger.

Dieu fit la soif avec la faim
Deux sœurs bien pâles de souffrance :
Mais le blé naquit près du vin
Et l'on forma double alliance.
C'est à nous, leurs fils, de songer
A chanter leur commune gloire :
  Trinquons à qui sait boire,
  Fêtons qui sait manger !

Le pain et le vin, du caquet
Sont les excitants, dit Molière :

Jugez-en par le perroquet
Et par l'avocat Dandinière.
Sa cause courrait grand danger
Si, bâillant devant l'auditoire,
Il n'avait fait que boire,
Que boire sans manger.

Boire en mangeant fait la santé,
Sans manger boire est un carême.
Le pain, pour vin de qualité,
Ferait passer l'Argenteuil même,
Du vigneron le boulanger
Est l'égal, c'est un fait notoire :
Puisqu'on mange pour boire
Et qu'on boit pour manger.

Ce monde est un hôtel tenu
Par Bacchus et Cérès la blonde,
Où toujours on voit bien venu
Le travail par qui tout abonde.
Ah ! que daignant nous héberger
Longtemps dans leur gai réfectoire,
Bacchus nous serve à boire
Et Cérès à manger !

LA FOURRURE DE 22,000 FRANCS

A UNE FILLE DE PLAISIR QUI AVAIT FAIT PUBLIER CETTE DÉPENSE DANS LES JOURNAUX.

Ah ! vingt-deux mille francs, rien que pour ta fourrure!
Et tu crois, en lançant ces mots comme une injure,
Sous ce chiffre insolent fuir nos justes mépris?
D'un éclatant rideau demande-t-on le prix,
Quand le tableau qu'il couvre offre pour toute scène
Aux regards indignés une peinture obscène ?
Tu penses, sur ton char, où fière tu t'assieds,
Que l'admiration s'extasie à tes pieds.
Détrompe-toi : Partout l'ennui seul suit ta trace;
Partout à tes côtés l'indifférence passe :
Tu n'as, pour s'ébahir devant toi, qu'un Arthur
Moins hautain que niais, fat titré, mais obscur,
Qui tout seul ne pouvant se faire trouver drôle,
De comparse, à prix d'or, te fait jouer le rôle,

Et qui ne prévoit pas que peut-être demain
Surgira la ruine au bout de son chemin.
Un autre admirateur, ta première conquête,
L'homme aux plats cheveux gras collant à la casquette,
Zidore-Courtillard, l'ami cher à ton cœur,
En te voyant passer prend un air de vainqueur.
Lui seul, ce proxénète au front bas, à l'œil terne,
Lui seul te fait trembler, car lui seul te gouverne;
Car ce qui vient d'Arthur fait retour au voyou,
Et si tu ne *casquais* il te tordrait le cou.

O honte! nous avons, pauvres sots que nous sommes,
Plaint les *Camélias* sans siffler ces deux hommes :
Mais ce temps est passé; nos yeux se sont ouverts.
Place aux honnêtes gens, trio vil et pervers;
Au gentilhomme digne et qui veut qu'on respecte
Son nom que souillerait votre approche suspecte!
Place au jeune artisan qui vit de son labeur,
A l'ouvrière pure! — Arrière, déshonneur!
Restez, ô trois forçats! restez dans votre bagne.
Que le remords poignant toujours vous accompagne,
Que de votre contact on redoute l'affront.
O ma rude satire, imprime-leur au front
Le sceau de l'anathême, opprobre indélébile;

Rive leur triple chaîne, et de ton bras agile
Fouaille-moi sans pitié, viens mettre à la raison
Ces malfaiteurs publics dont l'arme est le poison...

Pour toi, fille sans cœur, fanfaronne du vice,
Laisse-moi t'annoncer la fin de ton supplice.
Lorsque, les yeux éteints, ayant fini ton temps,
Tu quitteras ton bouge, à près de cinquante ans,
La lanterne à la main et sur le dos la hotte,
Hideuse, on te verra patauger dans la crotte,
Jusqu'à ce qu'une nuit, ivre plus d'à moitié,
Sans pouvoir exciter du passant la pitié,
Tu meures en disant : « J'ai faim ! » Maintenant donne
Tes vingt-deux mille francs pour ta peau de lionne !

LES FANATIQUES

A ABD-EL-KADER

Ainsi quand de l'Islam les brigands fanatiques
Égorgent les chrétiens qu'ils traitent d'hérétiques,
Ta voix, Abd-el-Kader, s'élève, et son accent
Dénonce ces bourreaux qui s'enivrent de sang.
Et ton rugissement, ô lion d'Algérie,
Retentit aussitôt contre leur barbarie.
« Les fils de Mahomet, avant peu, nous dis-tu,
Verront par votre Croix leur Croissant abattu;
Oui, bientôt, en dépit de leur fureur sauvage,
Leur orgueil pâlira devant votre courage;
Car vous avez pour vous l'ardente fermeté,
Comme envers les vaincus la générosité. »

Et tu n'hésitas point, toi vieux soldat numide,
Rappelant tout à coup ta bravoure intrépide,

De t'armer, de lutter contre ces massacreurs
Qu'on ne trouve hardis qu'en ces lâches horreurs.
Ta vertu, condamnant leurs effroyables crimes,
Contre les assassins défendit les victimes;
Et l'Europe, acclamant tes sentiments humains,
Avant de t'imiter, partout te bat des mains.

Oh! si jamais il fut une poitrine digne
De porter de l'honneur le glorieux insigne,
C'est la tienne, c'est celle où bat ce noble cœur
Qu'admire le grand peuple autrefois ton vainqueur.
Sois donc à l'avenir fier de ton nouveau titre.
Nouveau fils du progrès, soutien du libre arbitre,
Soldat du culte libre, il n'est rien de plus beau
Que de voir dans tes mains resplendir le drapeau
Où brille en traits de feu le mot de Tolérance!

L'ancien émir, celui qui combattit la France,
Oubliant ses griefs, veut protéger les jours
De ceux qu'il appelait jadis des giaours.
Pour les persécutés d'où lui vient tant de zèle?
C'est qu'aux yeux du Dieu juste il n'est point d'infidèle
Tant que l'homme veut suivre en sa religion
Les conseils réfléchis de sa conviction.

Notre siècle fécond en merveilles sans nombre
Des erreurs du passé veut même effacer l'ombre.
L'altière Indépendance a banni, tu le sais,
La persécution de notre sol français.
Chez nous pour la croyance il n'est point de barrière.
Dès longtemps nous avons opposé la lumière
Au sombre obscurantisme, à l'abrutissement,
Et la raison succède au triste aveuglement.

L'histoire que souvent ton regard interroge,
Ce livre où l'on ne voit qu'un long martyrologe,
Consigna trop souvent les forfaits odieux
Qui souillèrent les mains frappant au nom des cieux.
Là, chaque page t'offre en sanglant caractère
Un Tibère, un Néron, un Séjan, un Sévère,
Dont la rigueur centuple, au lieu de l'abréger,
Le nombre des témoins qui se font égorger.
Tu pâlis au récit de ces horribles fêtes
Où les nouveaux chrétiens étaient jetés aux bêtes.
Mais, hélas ! à son tour tout dogme a ses fureurs :
Les opprimés d'hier demain sont oppresseurs.

Bientôt, pour assouvir leur haine frénétique,
C'est peu de l'ancien monde, il leur faut l'Amérique.

Les gibets, les bûchers après la question,
Tels sont les arguments de l'Inquisition;
Et quand sur les païens leur ardeur se fatigue,
C'est aux Juifs dépouillés que s'attaque leur ligue.
Plus tard au protestant, redoutable ennemi,
Répond par le poignard la Saint-Barthélemy.
Partout le sang humain coule à flots sur la terre.
L'Allemagne, la Suisse, ainsi que l'Angleterre,
Rendent au nouveau culte un hommage divin.
Luther venge Jean Huss; le farouche Calvin,
Tout puissant dans Genève, à Servet le sectaire
Réplique en écrivant un arrêt sanguinaire.
Et notre âge a pu voir les Suédois, faux chrétiens,
Chasser tout catholique en confisquant ses biens.

Dirai-je maintenant les cruautés fatales
Des premiers Ottomans, successeurs des Vandales?
Leurs fils sont dignes d'eux. Les martyrs tous les jours
Tombent en appelant nos bras à leur secours.
Et toi, dont la pitié se joint à la justice,
Tu nous dis : « Accourez! Il faut que s'accomplisse
Cette prédiction d'Allah dans le Coran :
« Le Chrétien dont le Turc se fera le tyran
» Doit de son front superbe arracher la couronne. »

Que de tant de forfaits la dernière heure sonne!
Europe, lève-toi! Que chaque nation
Nous arrive à ce cri : Civilisation!

Certes, c'est un spectacle étrange dans l'histoire
Que d'un semblable appel on te doive la gloire,
A toi qu'on vit jadis combattre dans leurs rangs.
Les chefs de notre foi d'abord indifférents,
Quand le monde étonné t'écoute et te contemple,
Vont parler à leur tour et suivre ton exemple.
La France, où ton grand nom est souvent répété,
La France, ce soldat qu'arme l'Humanité,
A ta voix s'est émue et, dédaignant leurs ruses,
Malgré leurs faux serments, court châtier les Druses.
Oh! oui, console-toi! Notre juste courroux
Au fanatisme va porter les derniers coups;
Car, saisissant enfin son drapeau, ma patrie
Entraîne chaque peuple à sa suite et leur crie :
« Jusqu'ici la faiblésse a par trop fait la loi,
Maintenant je vous dis : Je marche, suivez-moi! »

Juillet 1860.

LES OISEAUX ET LES CHENILLES

A Tourette, non loin de Nice,
Un jour d'été,
Je vis par hasard un supplice
Bien mérité.

J'aperçus une pauvre auberge
Et, sur le seuil,
Une femme en robe de serge
Me fit accueil.

Tout à coup des cris retentirent,
Cris de douleur.
Pauvre mère, ces cris lui mirent
Le froid au cœur.

« Mon fils! mon fils! » Et, sans attendre,
Elle courut
Dans ses bras convulsifs lè prendre,
Puis reparut.

— « Ciel ! qu'as-tu ? » — « Mère, oh ! je t'implore,
» Pitié ! pitié !
» Quelque chose au cou me dévore,
» Ainsi qu'au pied.

« Mère, c'est comme des aiguilles ! »
Je vis alors
Que des fourmis et des chenilles
Couvraient son corps.

Par douzaines, nous les ôtâmes
Sa mère et moi,
Et de notre mieux nous calmâmes
Ce grand effroi.

Et quand les cris du petit homme
Furent finis,
J'appris qu'il était ce qu'on nomme
Voleur de nids.

Les pleurs au dépit faisant place,
Le garnement
Cria : « Reçois, vilaine race,
Ton châtiment !

» J'avais douze œufs, que leurs piqûres

M'ont fait casser... »
— « Enfant, dis-je alors, vos murmures
Doivent cesser.

» C'est Dieu, par ces douleurs amères,
Qui vous fait voir
Qu'il faut laisser aux pauvres mères
Leur cher espoir.

» A vos cris mettez donc un terme ;
Car tous ces œufs,
Un oiseau se trouvait en germe
Dans chacun d'eux.

» Ces pestes de l'agriculture,
Ces deux fléaux,
Devaient être de la pâture
Pour les oiseaux.

» Enfants, soyez de leurs familles,
Moins ennemis.
Plus d'oiseaux font moins de chenilles
Et de fourmis.

Nice, 1861.

LE LAC DE GENÈVE

A MISS E. S.

Je voudrais que ces vers fussent comme un miroir
Où se réfléchirait, frais et splendide à voir
Le paysage heureux du lac bleu de Genève,
Afin qu'un jour vos yeux puissent comme en un rêve
Retrouver ces tableaux que le ciel a bénis.
Ici le même sort qui nous a réunis
Souvent nous a permis de joindre nos pensées
A l'heure où s'égarant dans les cimes glacées
Le rougeâtre soleil, dans les nuages d'or,
Prenait vers l'occident son fantastique essor.
Soit lorsque le Jura dans l'azur étincelle,
Soit lorsque du Mont-Blanc la splendeur se révèle,
Nos regards et nos cœurs conserveront gravés
Les sites et la paix qu'ils ont ici trouvés.

Salut, libre Helvétie, à tes douces vallées !

Sur ton sol d'où l'on voit les douleurs exilées
Tout charme, tout sourit et de ses passions
L'homme sent se calmer les agitations.
Le cœur s'épure, l'âme apprend à se connaître
Et le courage éteint s'empresse de renaître.

Mais pour vous dont le cœur est pur comme les cieux,
Vous dont brille le front limpide et grâcieux,
Qui du vice n'avez jamais connu l'orage,
Vous ne trouvez partout ici que votre image.
Cette sérénité du dehors est en vous.
Le murmure des flots n'offre rien de plus doux
Que l'harmonieux son de votre voix touchante ;
Et quand du Créateur la droite bienfaisante
S'étend avec bonté sur ses coteaux heureux,
Sans nul doute elle songe à vous bénir comme eux.
Poursuivez donc en paix cette belle existence ;
Au fond de votre cœur puisse la Providence
Conserver à jamais, loin d'un monde agité,
Le calme dont jouit ce beau lac argenté !

Genève, juin 1861.

ADIEUX A LA SUISSE.

Séjour que le repos habite
Aux bords d'un lac d'azur,
Adieu ! plein de regrets je quitte
Tes monts et ton ciel pur.
Trois mois entiers sur ce rivage
J'ai goûté le bonheur ;
Mes yeux en emportent l'image
Et j'y laisse mon cœur.

TOUT FUME.

A travers l'épaisse brume
Du tabac que nous aimons,
Amis, répétons : Tout fume,
Puisque tout fume, fumons !

Tout fume ici-bas : la fumée,
Reine des airs, fille du feu,
Partout, de sa source enflammée,
S'élance et remonte vers Dieu.
Loin du foyer qu'elle s'égare,
Qu'elle sorte en calmant nos sens
Ou de la pipe ou du cigare,
De la terre au ciel c'est l'encens.

A travers l'épaisse brume
Du tabac que nous aimons,

Amis, répétons : Tout fume,
Puisque tout fume, fumons !

Tournant en spirales actives,
Zébrant au loin l'azur des cieux,
Au bruit de nos locomotives
Elle mêle son chant joyeux.
Comme l'oiseau, vive et légère,
Pars, ô fumée, et pour jamais
En voguant sur notre hémisphère
Sois le long bandeau de la paix !

A travers l'épaisse brume
Du tabac que nous aimons,
Amis, répétons : Tout fume,
Puisque tout fume, fumons !

A l'horizon voyez-vous poindre
Sur la vaste mer ce vaisseau?
Trait d'union, il court rejoindre
Nos frères du Monde-Nouveau.
Toi qui le conduis, ô fumée,
Fais-nous savoir à ton retour

Si l'Amérique, désarmée,
Du calme a revu l'heureux jour.

A travers l'épaisse brume
Du tabac que nous aimons,
Amis, répétons : Tout fume,
Puisque tout fume, fumons!

Des canons, des engins de guerre,
Trop longtemps, en noirs tourbillons,
Tu sortis comme d'un tonnerre,
Couvrant les sombres bataillons.
Ah! plutôt, en progrès féconde,
Sors de l'usine avec fierté;
L'industrie est reine du monde,
Proclame au loin sa royauté.

A travers l'épaisse brume,
Du tabac que nous aimons,
Amis, répétons : Tout fume!
Puisque tout fume, fumons!

Ainsi de l'onde et de la terre

S'enfuit la fumée ici-bas,
Et chaque toit forme un cratère
Qui lui voit prendre ses ébats.
Lorsque notre âme est consumée
Par le chagrin, ce feu mortel,
Fumons, amis, car la fumée
Le dissipe en volant au ciel!

A travers l'épaisse brume
Du tabac que nous aimons,
Amis, répétons : Tout fume,
Puisque tout fume, fumons!

Hambourg, août 1861.

LES ROIS LABOUREURS

Comme les rois pasteurs que l'histoire nous montre
La houlette à la main, ce sceptre d'autrefois,
Dans notre Boulonnais aujourd'hui l'on rencontre
Des vieillards qu'en Egypte on eût choisis pour rois.

Sur leurs longs bâtons blancs ils dirigent leur marche :
Ils vont des villageois encourager l'ardeur.
Dans leur aspect revit l'antique patriarche :
Chacun de ces vieillards est un roi laboureur.

Pendant un demi-siècle on les vit sans relâche
Sur leurs rudes coteaux pousser le soc fiévreux :
Chaque soir, au foyer, quand s'achevait leur tâche,
Pendant un demi-siècle ils revinrent heureux.

Leurs femmes aux fronts purs, ces mères adorées
Leur offraient au retour leurs baisers, fleurs d'hymen

Et leurs filles, vers eux, de leur candeur parées
S'avançaient en tenant leurs frères par la main.

Maintenant c'est le tour de leurs enfants robustes ;
L'hiver sans sourciller a fait place à l'été :
Ce qui n'était hier que de simples arbustes
De chênes vigoureux offre la majesté.

Gloire, fiers laboureurs, à votre ardeur féconde !
On dédaigne souvent vos travaux ; et pourtant
Vous ne l'ignorez pas, il n'est rien en ce monde
De plus riche, plus noble et plus indépendant.

Le bien-être toujours sourit à qui travaille :
Sous vos heureuses mains le blé se change en or,
Pendant que Mercadet que le souci tenaille
Dans des emprunts véreux expose son trésor.

Lorsque le noble altier dans sa molle indolence
Met souvent en oubli l'honneur de sa maison,
Vous prouvez que devoir, travail et conscience
Dans leur fier assemblage ont aussi leur blason.

L'indépendance règne en vos vallons champêtres :
A la seule équité vos serviteurs soumis
Bénissent le destin qui vous a faits leurs maîtres
Et qui leur a donné pour maîtres des amis.

O mes aïeux, adieu ! Puisse le temps qui vole
Vous laisser voir, avant de descendre au tombeau,
Un noble enseignement germer dans votre école
Et de la Liberté reluire le flambeau !

Alembon, près de Boulogne, septembre 1861.

ADIEUX A L'ANGLETERRE

Terre où le proscrit abrite sa tête,
Où la Liberté règne sans danger,
Albion, adieu ! Chez toi rien n'arrête
Mes pas sur ton sol las de voyager.

J'ai vu tes dockyards, tes vaisseaux sans nombre,
Dont les mâts au loin couvrent l'horizon.
Ton sol terne et gris me parut moins sombre
Quand j'ai de tes parcs foulé le gazon.

Dans ton Muséum j'admirai ta gloire,
Et j'ai pénétré dans ta vieille Tour,
Ce pandémonium où vit la mémoire
De ceux qui, dans l'ombre, ont cherché le jour.

Après Westminster, dont la splendeur brille,
J'ai vu, le cœur plein d'un amer souci,

Ton quartier Saint-Gille où le mob fourmille,
Mob qui doit un jour être peuple aussi!

Puis, j'ai pénétré sous la voûte humide
Que Brunel creusa sous tes flots grondants.
Tes deux palais où le Progrès préside
Offrirent leur faste à mes yeux ardents.

O deux Panthéons où de l'Industrie
Brillent les travaux, jumeaux glorieux;
Double arène ouverte à toute patrie,
Autels des beaux-arts saints et radieux!

Rien qu'à votre aspect on sent que s'efface
Le vieux préjugé qu'il nous faut bannir.
Des inimitiés détruisons la trace;
L'olivier en main, la Paix doit venir.

Hélas! j'ai trop vu tes engins de guerre,
Ces canons Armstrong, que hait ton Cobden.
Puissent-ils jamais n'ébranler la terre
Que pour célébrer notre heureux hymen!

Par notre concorde enseignons au monde
Qu'il faut se connaître afin de s'aimer;
Que la terre en fruits est toujours féconde,
Quand c'est l'union qui les fait germer.

Ainsi qu'un linceul, que l'oubli recouvre
Des sanglants combats le temps et le lieu,
Tandis que sur nous à l'Orient s'ouvre
Dans un ciel d'azur, le regard de Dieu!

Londres, août 1862.

MONBAILLY

A LA VILLE DE SAINT-OMER

Saint-Omer, vieille ville aux églises gothiques,
J'aime tes murs témoins de mes premiers ébats,
Ces murs qu'ont illustrés tes efforts héroïques
Contre Jules César et ses guerriers stoïques,
Et que la France a su ravir aux Pays-Bas.

J'aime tes hauts remparts et tes vertes ceintures,
Par qui Vauban t'a mise à l'abri du danger;
Et parmi les beaux noms et les nobles figures
Que nous voyons du temps défier les injures,
J'admire avec orgueil ton immortel Suger.

Suger, modèle heureux des rois et des ministres,
Dans le chemin du bien n'a tremblé ni failli;
Et si nous compulsons de son temps les registres,

Certes, nous n'y trouvons point de pages sinistres
Comme celles, hélas! du procès Monbailly.

Ce que fut ce procès, faut-il te le redire?
Thémis eut ce jour-là sur les yeux un bandeau
Et d'un de tes enfants ordonna le martyre.
La plèbe et les oisifs (cette espèce est la pire)
Armèrent contre lui le juge et le bourreau.

De quoi l'accusait-on? D'un affreux parricide :
La mort avait saisi sa mère dans la nuit;
Et lui, fils dévoué, citoyen doux, candide,
Mis à la question, devenu moins timide,
Répond toujours par non! au cri qui le poursuit.

N'importe! on le condamne : il faut une victime
A la foule en fureur. Il fut donc roué vif.
« Il faudrait, si j'avais, dit-il, commis ce crime,
Me couper les deux poings au lieu d'un. » Mot sublime!
Mais de la vérité le jour fut bien tardif.

Sa femme qu'avec lui l'on avait condamnée,
Grâce au fruit que portaient ses flancs, eut un sursis.

Grâce à Voltaire aussi, la sentence ordonnée
Fut réduite à néant. Mais à l'infortunée
Que restait-il? Le deuil.—Et maintenant je dis :

Saint-Omer! Saint-Omer! il faut que chacun sache
Qu'un martyr dans tes murs mourut flétri, raillé.
Quand le remords est vrai, jamais il ne se cache.
Il faut donc pour laver, s'il se peut, cette tache,
Marquer de tes regrets l'endroit qu'elle a souillé,

Si tu ne peux donner colonne ni statue
Qui soient ton *Caveant judices,* tout au moins
Afin que cet avis chez toi se perpétue,
Daigne appeler du nom de Monbailly, la rue
Qui trouva des méchants et non pas des témoins.

Novembre 1862.

LE RETOUR DE LA MUSE

L'hiver a fui. J'ai vu dans un épais brouillard
Se fondre et s'effacer ce spectre de vieillard,
Tandis qu'à l'Orient dans la nue empourprée
Le printemps se levait. La nature parée
Des plus brillants atours, sous les feux du soleil
Épanouit déjà son visage vermeil.
Comme elle, les humains font toilette nouvelle :
Au triste parapluie a succédé l'ombrelle ;
De nos lourds paletots enfin déprisonnés,
Des produits de Roubaix nous allons être ornés :
A Longchamps, avant peu, la modiste gentille
A tous les yeux dira : « C'est ainsi qu'on s'habille. »
L'inimitié fait place aux plus doux sentiments.
C'est la saison des vers et des tendres romans.
Pour moi, mon cœur est plein d'amour, ma tête brûle;
Une sève nouvelle en mes veines circule :

J'ai besoin d'exhaler ce bien-être émouvant
Et d'en parler aux fleurs, à la verdure, au vent.

Celle qui fait ma joie est une aimable fille :
Je vous dirai tantôt son doux nom. Son front brille
D'un éclat virginal. Elle a petite main,
Pied mignon, teint de rose et lèvre de carmin ;
J'aime son nez mutin, son ingénu sourire
Doux comme une caresse et frais comme un zéphyre ;
Sa voix semble une lyre où la sonorité
Se marie ou succède à la suavité.
Ses longs cheveux fougueux courent à l'aventure ;
Son esprit n'est pas moins vagabond. La nature
L'a traitée en enfant gâtée : elle a de plus
Ce que souvent avec des efforts superflus
Cherchent les amateurs : ce n'est pas une prude.
Eh bien, le croiriez-vous ? Tout cet hiver si rude,
Elle fut toujours seule. En novembre dernier,
Nous allâmes tous deux dans un calme sentier
Nous faire nos adieux. J'étais triste et maussade ;
Elle pleurait. Après un propos assez fade
Sur le froid, sur le vent, sur l'horizon jauni,
Je dis en terminant : « Ma foi, tout est fini ;
Je ne te connais plus. Laisse-moi. Trouve un gîte

Où tu pourras, la belle. » Et je vis la petite
Le front baissé, l'œil triste, étouffer ses sanglots.
L'homme est méchant ; la femme en son cœur verse à flots
Le nectar du bonheur ; puis, un jour, il s'ennuie
Et cherche une rupture à propos de la pluie.
Mais la femme revient et pleine d'abandon
Tend la main à l'ingrat qui demande pardon.
Tout est donc oublié ; j'eus tort, je le confesse.
On s'embrasse ; on se fait tous deux mainte promesse
De ne plus se quitter : propos d'amour, serments
Qu'en ce jour à l'envi répètent les amants.
O printemps, soit béni ! C'est toi qui viens nous rendre
Meilleurs et plus aimants ; dans notre âme plus tendre
Le sentiment revit et dans nos cœurs joyeux
Le bonheur rayonnant pénètre par les yeux.

Ce matin, promenant mes vagues rêveries
Sous les grands marronniers qu'on voit aux Tuileries,
J'entendis les oiseaux se crier : m'aimes-tu ?
Un pigeon roucoulait tout bas un impromptu
A sa chère compagne aussi grâce que belle
Qui mange dans la main du flâneur qui l'appelle.
Il disait : « Aimons-nous, ma gentille moitié :
Ceux-là qui n'aiment pas sont dignes de pitié. »

Un papillon doré s'approchant d'une rose
S'écriait : « Belle enfant, permets que je dépose
Un baiser sur ta joue » et le beau séducteur
Sans attendre l'aveu, vite embrassait la fleur.
Un bon bourgeois ventru serrant la taille fine
De sa maigre moitié, disait : « chère Fifine ! »
Puis enfin deux amants du faubourg Saint-Germain
Levaient les yeux au ciel en se serrant la main.
Ils ne se parlaient pas, mais pourtant leur silence
Des couples précédents valait bien l'éloquence.
C'est qu'il est ici-bas d'intimes sentiments
Qui n'ont pour s'exprimer nul besoin de serments.
Des serments, à quoi bon? Quand deux âmes sont pleines:
A rendre leurs transports elles perdraient leurs peines :
Un soupir, un regard sont un discours plus beau
Que tous ceux qu'a jamais prononcés Mirabeau.

Pendant que ces amants s'adoraient, la nature
Etalait autour d'eux son tapis de verdure :
La rosée au brin d'herbe offrait son doux parfum.
Bientôt je retournai chez moi : j'étais à jeûn,
Et je mangeai pour deux, car celle que j'adore
N'est pas de ces beautés dont la bouche dévore.
Son amour éthéré fuit nos repas grossiers;

Elle aime les beaux vers, les propos familiers :
Rire, chanter, rêver, voilà ce qui l'amuse.
Mais son nom, direz-vous? Chers lecteurs, c'est la Muse,
La Muse qui toujours dissipe mes ennuis,
Compagne de mes jours et parfois de mes nuits,
La Muse dont la voix me conseille et m'éclaire,
Douce amante de cœur du barde solitaire.

Avril 1863.

A MADAME VICTOR HUGO

A PROPOS DE SON LIVRE SUR LA VIE DE SON MARI

Dans votre œuvre où revit un passé glorieux,
Ce livre où votre main d'épouse offre à nos yeux
Les combats obstinés, la jeunesse inquiète,
Les triomphes bruyants de notre grand poète,
Madame, le lecteur ému, ravi, charmé,
Le trouve grand surtout parce qu'il fut aimé.
La noble affection qu'une femme lui donne
De cet heureux vainqueur embellit la couronne.
L'œil se mouille de pleurs en vous voyant tous deux
Regarder, confiants, l'avenir hasardeux ;
D'un mutuel amour contemplant ce modèle
Il envie à Victor sa radieuse Adèle :
Il vous suit pas à pas, l'un sur l'autre appuyés,
Epris de l'idéal et foulant à vos pieds
Ce préjugé qui dit (vieille et triste hérésie)
L'hymen incompatible avec la poésie.

Celui que notre siècle a vu naître avec lui,
Qui de l'art chancelant devait être l'appui
Et que vous nous montrez, sous les yeux de sa mère
Caressant, dès l'enfance, une antique chimère,
Ce hardi combattant avait besoin d'un cœur
Qui le soutînt vaincu, qui l'applaudît vainqueur,
Et qui le complétât en nous montrant qu'en somme
C'est la douceur qui fait avant tout le grand homme,
Cette bonté qu'on voit dans son œuvre éclater
Pour ceux que le passé ne savait qu'insulter,
Qui pouvait l'inspirer si ce n'est une femme?
Aussi sa poésie où brûlent, double flamme,
La force et la tendresse, est l'accord merveilleux
De l'homme au regard fier et de l'ange aux doux yeux.

Partout, dans ses romans comme dans son théâtre,
Il offre aux malheureux son zèle opiniâtre,
Laisse dire aux railleurs que le Beau c'est le Laid
Et défend l'opprimé que poursuit le sifflet.
A sa voix, Marion marche régénérée :
L'homme, avant le laquais, paraît sous la livrée
Du fier Ruy Blas; l'amour grandit tout paria
Et nous fait supporter Lucrèce Borgia.
Tudor est faible femme autant que grande reine.

L'humanité surgit vivace et souveraine
A l'accent paternel de Triboulet le fou.
Claude Gueux au penseur apparaît sous l'écrou.
Devant son justicier la mort s'enfuit livide ;
Et la société, cette froide homicide,
A ce réquisitoire, enfin, pâlit d'horreur.
Quasimodo, bien loin d'inspirer la terreur,
Sous sa difformité fait resplendir son âme.
Ainsi, tous les souffrants qu'on bafoue et qu'on blâme
Au nom de la Pitié, de leurs froids souterrains
S'échappent, et leurs fronts se relèvent sereins.

Mais pour qu'il essuyât sans crainte cet orage,
Quelle ardeur ne dut pas seconder son courage?
Quels assauts n'a-t-il pas affrontés? Que de cris
N'a-t-il pas fait pousser aux bourgeois ahuris
Lorsque de l'art nouveau, leur foule moutonnière
Le voyait arborant l'éclatante bannière?
Aux armes, prose et vers ! et Hernani soudain
Se campait hardiment devant leur froid dédain.
Le vers rompait visière à la routine et leste
Remplaçait la lenteur du classique indigeste.
Plus de vieille tactique et de vieux oripeaux.
Liberté, les vois-tu, rangés sous tes drapeaux,

Ces jeunes défenseurs aux têtes chevelues
Et joyeux d'étaler leurs mines résolues?
Leur chef crie : En avant! et sur son front altier
Se trahit la grandeur. Théophile Gautier,
Au gilet écarlate, au feutre Louis Treize,
A l'audace du Cid joint la gaîté française.
Tout près de lui, la main dans la main, les Deschamps
Frères par la naissance autant que par leurs chants;
Rabbe, Charles Nodier, de Vigny, Sainte-Beuve :
C'est à qui met le plus sa bravoure à l'épreuve.
Alexandre Dumas, lieutenant de Victor,
Semble un fougueux Kléber dans cet état-major;
Méry paraît au loin, sentinelle avancée.
Tous, en un mot, soldats armés par la pensée
Vont cueillir des succès dont l'éclat éblouit,
Et le passé vaincu tombe et s'évanouit.
Certes, pour retracer ces victoires superbes
Où vinrent s'illustrer tant de conscrits imberbes,
Il fallait un temoin qui, tel que Xénophon,
Pût, de chaque héros, ressusciter le nom.
Ce témoin, dont la voix ne sera pas suspecte,
Est la femme sublime et que chacun respecte,
Qui, suivant son époux dans ses destins divers,
Prit avec volupté sa part dans les revers.

Car c'est de dévouement que Dieu pétrit la femme.

Vous donc qui, par le cœur et par l'esprit, Madame,
Dans ce livre, venez de nous ravir ainsi,
Permettez que de loin nous vous disions : merci!
Merci, Madame, au nom de cette noble France
Qui ne sait pas du pied écraser la souffrance,
Mais pour qui le Proscrit est un mortel sacré.
Dieu devait cette muse au Barde vénéré
Qui voit renaître en vous la sympathie ardente
De Laure et Béatrix pour Pétrarque et pour Dante.
Que dis-je! Leur destin, près du vôtre, qu'est-il?
Grandis par le malheur, admirés dans l'exil,
Vous aurez à vos fronts cette double auréole
Del 'Amour qui soutient, du Devoir qui console.

Juin 1863.

RÉPONSE DE MADAME VICTOR HUGO

Guernesey, Hauteville-House, 24 juillet 1863.

Je suis en retard, Monsieur, pour vous remercier; c'est que j'ai de pauvres yeux qui sont de capricieux serviteurs. Mais si je n'ai pu vous écrire aussitôt que je l'aurais voulu, j'ai pu entendre les vers touchants que vous m'avez adressés, et ma pensée a vécu depuis avec votre poésie.

Mon mari est également pénétré des nobles vers qu'il vous a inspirés et qui sont venus le trouver dans notre solitude.

Nous qui sommes très-probablement vos devanciers, nous ne pouvons que vous encourager dans cette généreuse voie, continuant à puiser dans la pensée fortifiante l'appui nécessaire à tous.

Recevez, Monsieur, avec mes nouveaux remercîments, l'expression de mes sentiments distingués.

Adèle Victor Hugo.

JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU RENIANT SON PÈRE.

Un ennemi de ce poète a envoyé une fausse lettre d'invitation, au nom de ce dernier, au vieillard, pour un souper à la suite du succès de la comédie *le Flatteur*. Le père, que Rousseau fuyait depuis quelques années, croit au repentir de son fils, et arrive au moment où la joie des convives est à son comble.

LE VIEILLARD, *se dirigeant vers Rousseau.*

Ah ! quelle joie !
O ciel ! se peut-il donc qu'enfin je te revoie ?
Je l'avais bien dit, moi ! Je savais bien qu'un jour
Tu te rappellerais mes soins et mon amour !
Rien que dans ton écrit j'ai reconnu ma race.
O mon fils, mon enfant, viens, viens que je t'embrasse !

ROUSSEAU, *détournant la tête.*

Moi, vous avoir écrit ! Je ne vous connais pas ;

Laissez-moi.

LE VIEILLARD.

Ne crains rien, mon fils, viens dans mes bras.
L'ennui, sombre manteau qui couvre la détresse
Par ta faute a lontgemps revêtu ma vieillesse :
Mais un père en peut-il garder le souvenir
Lorsque son fils vers lui consent à revenir ?

(*Il va de nouveau pour l'embrasser.*)

ROUSSEAU, *détournant encore la tête.*

Je ne vous connais pas ; laissez-moi donc, vous dis-je.

LE VIEILLARD.

Tu ne me connais pas! Cela ticnt du prodige !
Mais non, non; je comprends que les ans m'aient changé.
Comme d'affreux cancers les chagrins m'ont rongé.
Leurs traces, des vieillards défigurent les têtes.
Les vieux chênes battus par de longues tempêtes
Ont perdu leur éclat, et nous sommes comme eux;
Ils n'ont plus de feuillage, et nous plus de cheveux:
Mais tu connais ma voix : faut-il que je me nomme ?

ROUSSEAU.

Je ne vous connais pas ; laissez-moi donc, bonhomme !

LE VIEILLARD.

C'en est trop à la fin ! Ne crois pas que mon front
Se retire souillé par ce dernier affront.
Quoi ! tu m'aurais écrit que ce soir tu m'invites?

ROUSSEAU (*fausse sortie*).

Mais vous ne savez pas, vraiment, ce que vous dites.

LE VIEILLARD, *le retenant.*

Ah ! tu veux m'interrompre. — Eh bien, pour cette fois,
Malgré toi je saurai faire entendre ma voix.
Mon Dieu ! — Vous souhaitez un fils avec instance :
Le Ciel, enfin touché, comble votre espérance.
Bientôt l'enfant grandit. Contre un sombre avenir
Vos travaux et vos soins voudraient le prémunir :
Vous n'avez plus de nuits, pour ce fils, sans relâche,
Chacun, en vous plaignant, vous trouve à votre tâche.
Vous l'aimez, il suffit. Plus il croît chaque jour,
Plus vous sentez aussi s'accroître votre amour.
Afin de le tirer de l'ornière commune,
Afin d'orienter ses pas vers la fortune,
Vous voulez des talents lui procurer l'appui ;
Vous redoublez d'ardeur. — Enfin, le jour a lui ;

Votre fils est un homme : il triomphe, il s'élève
A tel point qu'à vos yeux sa gloire semble un rêve.
Heureux de son bonheur, fier de son noble orgueil,
Vous courez l'embrasser... Mais quel est son accueil ?
Il ne vous connaît pas! — En vain, du pauvre père
Le corps sous le labeur s'est courbé vers la terre :
On ne le connaît pas! En vain dans cet enfant
Reposait son espoir ; en vain, l'air triomphant,
Il vient pour l'applaudir... Le jeune homme recule ;
Il ne le connaît pas! — Fi donc! c'est ridicule :
Un vieillard tout cassé qui parle sans façons,
Qui jamais du bon goût n'a reçu les leçons ;
Un malheureux qui n'a que son travail pour vivre,
Qui toujours vit passer les modes sans les suivre,
Pour un fils parvenu c'est révoltant, ma foi !
« Allez-vous-en plus loin, bonhomme, et laissez-moi ! »
Voilà comme on lui parle : on détourne la tête
Pour reprendre bientôt un visage de fête.
Mais je te troublerai : je veux que mon aspect
Trouble pour un instant la gaîté du banquet.
Eh quoi! je suis donc bien couvert d'ignominie
Pour que sans nul remords mon enfant me renie ?
Je vous prends à témoin Messieurs qui m'entendez :

Si l'on vous a parlé contre moi, répondez.
Dites-moi : dans Paris, sur la Place-Royale,
Où depuis cinquante ans mon échoppe s'étale,
Vous a-t-on jamais dit que Rousseau l'ouvrier,
Rousseau le plébéien, Rousseau le cordonnier,
Ait forfait à l'honneur, démérité l'estime,
Enfin qu'il ait commis quelque effroyable crime?
Vous a-t-on jamais dit qu'on pût rougir de lui?
Horreur! qui voyez-vous en rougir aujourd'hui?
C'est son fils! c'est son fils!—Ah! tu n'as donc point d'âme
Pour sceller sur ton front cet anathême infâme,
Et pour m'oser ici traiter en étranger?
Eh bien! soit; je le suis. Je ne veux plus songer
Que je laisse en ces lieux celui qui me doit l'être.
A mon tour maintenant de ne plus te connaître!
Reste avec tes pareils, jeunes gens libertins,
Qui comptent tous leurs jours par autant de festins.
Non, tu n'es plus Rousseau : ce nom que ta main signe
Il faut y renoncer, car tu n'en es plus digne;
Car l'honneur, qui du peuple est l'unique blason,
Tout meurtri sous tes pieds sort de notre maison.
Avant de retourner en ma modeste échoppe,
Où comme un noir réseau le chagrin m'enveloppe,

Je devrais bien ici te maudire, et charger
Le bras du Tout-Puissant du soin de me venger.
Mais non. — Je veux du Christ imiter la clémence
Quand de Pierre parjure il pardonna l'offense.
Je veux rester fidèle aux serments que je fis
A ta mère, hélas! morte en appelant son fils.
Peut-être il reviendra l'enfant qui m'abandonne;
Mais, dût-il toujours fuir, eh bien, je lui pardonne.

(*Il se dirige vers la porte.*)

ROUSSEAU, *à demi-voix aux assistants.*

Au moins ne croyez rien de tout ce qu'il a dit.

LE VIEILLARD, *se retournant.*

Ah! tu railles encore... Eh bien! donc, sois maudit!

JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU, ACTE II, SCÈNE III.

L'OASIS

I

L'histoire nous dit qu'en foulant naguère
Le sol illustré par les Pharaons,
Comme un sable ardent brûlait leur paupière,
Nos jeunes soldats, d'une voix amère,
Regrettaient la France et ses frais vallons.

Lorsque tout à coup leur foule immobile
S'arrêta poussant mille cris confus :
Comme au sein des flots apparaît une île,
Au fond des déserts, l'oasis fertile
Leur montrait au loin ses bosquets touffus.

Aussitôt la soif, le désert immense,
Le soleil brûlant furent oubliés ;
Ne songeant plus même à leur longue absence,

Ils couraient trouver l'ombre et le silence;
Et l'oiseau venait s'ébattre à leurs pieds!

II

Ainsi, vers l'inconnu, quand le destin nous guide,
L'ennui n'étant pour nous qu'un désert morne, aride,
Nous marchons comme malgré nous.
Soudain l'espoir nous dit : Montrez un front moins somb
Le repos vous attend. Voici que paraît l'ombre;
Regardez, elle est devant vous!

Remplaçant les ardeurs du simoun de la vie,
Voici que le feuillage à jouir vous convie.
En souriant ouvrez les yeux.
Aux rochers dénudés succède la verdure :
C'est ici que, versant ses faveurs, la nature
Vous offre un avant-goût des cieux!

C'est ici que la paix, sous son aile vermeille,
Abrite un vert asile envié dans Marseille.
Le bruit de l'antique cité

N'atteint pas ces hauteurs d'où l'œil sur la mer plonge.
Dans ce vallon fleuri la vie est un doux songe,
Le bonheur, une vérité!

III

O frais ruisseaux des Aygalades,
Coulez ainsi toujours en paix!
Que l'eau de vos blanches cascades
Répande partout ses bienfaits!
Que la fleur humble et la superbe
De leurs doux lits de mousse et d'herbe
Embaument les prés et les bois.
Sur ce riant et beau domaine,
Zéphyre, exhale ton haleine,
O Mistral, fais taire ta voix!

Sur Fontainieu, sur la Lauzière,
Que les oiseaux de cet Eden,
Du ciel ici joint à la terre
Fêtent gaîment l'heureux hymen!
Rossignols, pinsons et fauvettes,
Que vos chants à ceux des poètes

Se mêlent dans cette oasis.
Rappelez-vous que ce lieu même
Vit éclore plus d'un poëme
Des auteurs de la *Némésis*.

Sur les côteaux et dans la plaine
Que vos concerts harmonieux
Chantent la belle châtelaine
Si chère à tant de malheureux.
Que vers l'auteur de la nature,
Doux oiseaux, votre voix si pure
Monte comme un concert d'amour...
Heureux qui peut, à votre exemple,
Dans ce vallon que Dieu contemple,
Fixer pour jamais son séjour !

Les Aygalades.— Juillet, 1864.

LE MISTRAL

A BARTHÉLEMY

(Vers improvisés pendant que ce vent soufflait sur Marseille

Seul, près de Fontainieu, je brave le mistral
Pendant qu'avec fureur, ce fléau provençal
Passe, fouettant l'espace au-dessus de ma tête ;
Et je songe, le front courbé sous la tempête
Que dans ce même endroit ton luth, Barthélemy,
Sous ce rude ouragan autrefois a frémi.
Jeune, quand Némésis, ta déesse inflexible,
Mêlait ses premiers cris à cette voix terrible,
N'as-tu pas entendu dans le fond de ton cœur
De ta vie à venir l'orageuse clameur ?
N'eus-tu pas quelque effroi lorsque sur ton époque
Tu fis siffler stridents les serpents d'Archiloque ?
N'as-tu pas craint les vents follement irrités ?
Certes, pour défier tant de célébrités
Ta muse à l'œil stoïque, à la lèvre superbe,

Devait peu redouter le souffle de leur verbe.

Celui-là doit avoir un cœur triplé d'airain
Qui, comme toi, se livre alors d'un front serein
Aux flots amers battus des sinistres rafales.
On te vit donc, porté sur les vagues brutales,
Impassible, les traits par le mistral blémis
Jeter ton *Quos ego?* Guerre à mes ennemis!
Des ennemis, hélas! pourquoi faut-il s'en faire?
L'homme qui, calme et doux s'isole dans sa sphère,
En trouve à son foyer. Leur espèce est partout.
La chaîne des humains de l'un à l'autre bout
Nous montre ces anneaux qu'agglomèrent sans cesse
L'audace ou la frayeur, la force ou la faiblesse.
Tel par sa fermeté se fait craindre et haïr;
Tel autre qui se laisse impunément honnir
Est maltraité, pareil au lion de la fable.
Sois meule ou grain, tel est l'arrêt inévitable.

Toi, sentant ta vigueur redoutable aux pervers,
Tu les fis reculer sous l'effort de tes vers :
Tour à tour enjoué, mordant, simple et sublime,
Dans tes divers assauts, fier lutteur de la rime,
Tu t'illustras aux yeux du public étonné.

Lamartine lui seul à ton bras obstiné
Opposa son ardeur dans la superbe lutte
Où l'on ne proclama ni triomphe, ni chute.
Mais les autres, tremblants sous tes coups redoublés,
Ainsi que sous la faux l'on voit tomber les blés,
Jonchaient le sol, pendant que l'assemblée entière
Bafouait ces vaincus qui mordaient la poussière.
Que de chocs ! que de cris ! que de noms éclatants
Eclipsés tout-à-coup ! Combien de combattants
Etendus sous tes bras dans l'arène déserte
Juraient, l'écume aux dents de provoquer ta perte !

Mais pourquoi rappeler tes glorieux travaux ?
Notre âge te connaît et sais ce que tu vaux.
Admirant ton courage intrépide à l'attaque
Il a fait avec toi le tour du *Zodiaque.*
Son oreille longtemps suspendue à ta voix
Trouve en les relisant les échos d'autrefois
Car ton siècle a suivi le vol de ta pensée,
Car de ses passions l'image est retracée
Dans ton œuvre, miroir d'un règne évanoui.
Aussi ce vif éclat dont il fut ébloui
Se fait-il regretter à l'époque où nous sommes.
Peut-être fatigué des choses et des hommes

As-tu dit : « Laissons-les suivre leurs vils penchants :
» La satire, bien loin d'amender les méchants,
» Irrite les excès de leur instinct féroce :
» La critique jamais ne fut un sacerdoce ;
» Le vase de la vie est le même partout,
» Quiconque en voit le fond n'y trouve que dégoût. »

Je comprends tes raisons ; mais cependant Horace
Juvénal et Régnier dont tu suivis la trace
Ont devant la vertu traduit l'iniquité,
Et c'est pour fuir le mal que Dieu fit la clarté.

Toi donc qui fus vaillant, et que peut-être éveille
Comme moi, le mistral qui souffle sur Marseille,
Permets qu'un étranger, permets qu'un fils du Nord
Te rappelle ce temps où tu fus brave et fort.
Quand rugit l'ouragan souffre qu'à ton exemple
L'œil tourné vers les flots de la vie, il contemple
Sans s'émouvoir, le vent qui s'amasse aujourd'hui ;
Souffre que de ta muse il se fasse un appui,
Cette muse autrefois si redoutable au vice,
Fille de la Vengeance et sœur de la Justice.

Les Aygalades, 19 septembre 1864.

RÉPONSE DE BARTHÈLEMY

Marseille, 21 septembre 64.

Monsieur,

Il y a tels dessins ou croquis au fusain qui valent mieux que bien de bonnes gravures et même de bons tableaux.

Telle est l'œuvre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser et qui ne traduit nullement l'improvisation. On voit que le mistral est pour vous un souffle poétique.

Je vous donnerais plus d'éloges mérités si vous me prodiguiez moins de personnalités louangeuses et je vous répondrais plus longuement si je n'étais depuis un mois frappé d'une grave indisposition.

Agréez donc, Monsieur, mes courts et sincères remercîments pour votre aimable envoi, avec l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

BARTHÉLEMY.

LA MORT DE LOUIS XII

(1er JANVIER 1515)

Le roi est étendu mourant sur un fauteuil : autour de lui on voit la reine (Marie d'Angleterre, sœur de Henri VIII), la duchesse de Valois, le médecin Francines, le duc de Longueville, la duchesse d'Aumont et d'autres grands personnages. Tout-à-coup entre François de Valois, accompagné de deux gardes qui ont arrêté le duc de Suffolk (depuis mari de la reine de France). Ce dernier est déguisé en officier français et se trouve placé derrière le roi.

FRANÇOIS, *dans le fond, aux deux gardes.*

Restez là tous les deux : voici le tribunal :
Vous n'en approcherez tantôt qu'à mon signal.

LE ROI, *à François qui s'est avancé.*

François, ta main. Tu sais combien j'aimais la France,
Combien j'ai fait partout respecter sa puissance,
Poursuivi l'injustice, aidé les malheureux...
Écoute... les instants, François, sont précieux...

FRANÇOIS, *prenant la main du roi.*

Sire...

LE ROI.

Prends cet anneau : ne sois pas insensible
A mes vœux.—Ah!...

LA REINE.

Grand Dieu!

LE ROI.

Ma souffrance est horrible :
Où suis-je? Qu'ai-je dit? — Je ne sais... Quelle est donc
Cette femme au long voile abaissé sur le front?
Ciel! C'est Jeanne... En ses yeux, voyez, la fureur brille.
(*Avec un cri terrible.*)
François, ne va jamais répudier ma fille!

LE DUC DE LONGUEVILLE.

Ah! Sire, calmez-vous!

LE ROI.

Qui dit de me calmer?
Ne la voyez-vous pas de courroux s'enflammer?
Ne l'entendez-vous pas cette voix qui s'écrie :
« Malheur à toi! Dieu veut que ton crime s'expie.

» Il le faut! il le faut! » — Et maintenant, voyez...
En des torrents de pleurs ses yeux semblent noyés.
— Jeanne, pourquoi pleurer? Ne fus-je pas sur terre
Un assez grand sujet pour ta douleur austère?
Faut-il encor pleurer au ciel? Hélas! hélas!
Pourquoi n'ai-je montré que sentiments ingrats?
Oh! réponds! Dis-moi donc ces mots : Je te pardonne.
Est-il donc présumable, ô Jeanne, toi si bonne,
Que tu puisses garder en ton cœur ce levain?
Non, non; n'est-il pas vrai? mon espoir n'est pas vain :
J'ai bien pardonné, moi!

LE MÉDECIN FRANCINES.

Tranquillisez-vous, Sire!

LE ROI.

Non, non; car en mourant Jeanne a dû me maudire;
Dieu ne voudra jamais avoir pitié de moi,
Francines, plus d'espoir... et vous savez pourquoi.

BAYARD, *survenant.*

Sire, il ne faut jamais repousser l'espérance.

LE ROI.

Le chevalier Bayard!

BAYARD.

J'ai su votre souffrance,

Et je suis accouru.

LE ROI.

C'est bien, Bayard, merci !

BAYARD.

Or, pendant que j'entrais, un moine entrait aussi :
Hésitant, il tenait à la main cette lettre,
Et n'osait, disait-il, lui-même la remettre.
Je la pris, et soudain cet homme disparut.
Alors sur le papier mon regard parcourut
Sous le cachet royal ce nom : Jeanne de France.

LE ROI, *à François.*

Lisez, duc.

FRANÇOIS, *lisant pendant que tout le monde se découvre :*

« Sire, j'ai souffert et j'ai prié, et mon âme bien
» que transpercée par le glaive de la douleur n'a point
» livré passage au ressentiment.

» La miséricorde divine est inépuisable et je ne lui
» aurai pas vainement demandé votre pardon. Puisse-
» t-elle vous l'accorder un jour, lorsqu'elle aura jugé
» l'expiation suffisante.

» Pour moi, mes derniers désirs sont que vous
» n'appreniez que je vous ai pardonné que lorsque

» mon confesseur le révérend Jacques Hurrel jugera
» que l'heure du repentir sera venue.

» *Signé :* JEANNE DE LA MISÉRICORDE,
» de l'Ordre de l'Annonciade. »

LE ROI, *se levant.*

Ah ! le ciel, dans sa toute-puissance,
Ne m'abandonne pas : le sens m'est revenu :
J'éprouve tout-à-coup un bien-être inconnu.
Voyez, je suis guéri ; j'ai le pardon de Jeanne !
(*Il marche.*)

STAFFORT, *se jetant aux pieds du roi.*

Sire, grâce ! — Je suis Philibert de Travanne.

LE ROI.

Je le savais : j'avais pardonné, Staffort...
(*En s'avançant vers Staffort, il aperçoit Suffolk entre les deux gardes.*)
Ah !
Cet homme m'a tué !

LA DUCHESSE DE VALOIS.

Dieu du ciel, qu'est-ce là ?
Il s'affaisse, il succombe !

LE ROI.

Ah ! justice ! clémence !

(*Il meurt.*)

FRANCINES.

Hélas ! le roi n'est plus...

BAYARD.

Que Dieu sauve la France

Peuple orphelin !

LA REINE.

Pardon ! pardon !

LA DUCHESSE DE VALOIS.

Mon père, adieu !

LE DUC DE LONGUEVILLE.

A genoux ! à genoux ! messeigneurs, prions Dieu !

UN HÉRAUT : *Le roi est mort ! Le roi est mort !* — TOUS, *se relevant : Vive le roi !*)

BAYARD, *à François Ier en lui montrant Louis XII.*

Roi, la route est tracée.

FRANÇOIS Ier.

Et je saurai la suivre.
Pour commencer, Staffort, je vous condamne à vivre :
Tous vos biens d'autrefois vous sont rendus; allez !
Pour vous, duc de Suffolk...

LE DUC DE SUFFOLK.

Vous êtes roi, parlez,
Sire, mais devant Dieu, je puis vous en répondre :
Ce jour devait me voir repartir seul à Londre.

FRANÇOIS Ier.

Eh bien ! partez, Suffolk; bientôt vous serez deux.

LE DUC DE SUFFOLK.

Ah ! Sire, Dieu bénit tous les cœurs généreux !

FRANÇOIS Ier.

Dites à Henri VIII qu'en prenant la couronne,
François Premier maintient la paix : je vous en donne
Ma foi de gentilhomme, — et tous sauront de moi
Que si j'ai failli duc, je me relève roi !

(LOUIS XII, ACTE V, SCÈNE DERNIÈRE.)

LA FÉE DES AYGALADES

A MÉRY

Le ciel étincelait d'étoiles,
Les côteaux s'éclipsaient tremblants :
A l'horizon, comme des voiles,
Flottaient quelques nuages blancs.

Près du château des Aygalades,
D'où l'œil contemple au loin les flots,
J'écoutais le chant des cascades
Qui tombaient comme des sanglots.

Soudain le bruit de l'une d'elles
Résonna plus lent et plus clair ;
Et déployant ses vastes ailes,
Une Fée apparut dans l'air.

Elle était belle et sans parure.
Son front brillait intelligent.

Sur son dos blanc sa chevelure
Coulait en longs ruisseaux d'argent.

Elle sembla d'abord sourire,
Mais son sourire était glacé,
Et j'entendis sa voix me dire :
« Je suis la Muse du passé !

» C'est moi qui, planant sur Marseille,
» Ici, naguère, au sein des arts,
» Par mes accords charmai l'oreille
» Du grand et courageux Villars.

» Pour lui j'ai, dans plus d'une fête,
» Bondi d'allégresse, et ma main
» A souvent rafraîchi la tête
» Qui sauva la France à Denain.

» C'est moi qui dus à la nature
» Emprunter ses plus beaux attraits
» Pour charmer l'ami d'Epicure,
» Barras, le Lucullus français.

» Ce séjour fut une Cythère

» Pour celui qui mêla son nom
» A la chute de Robespierre,
» A l'aube de Napoléon.

» Plus tard, devenant moins profane,
» Mais non moins vive en mes plaisirs,
» D'un descendant de Castellane
» J'illustrai les nobles loisirs.

» Que de fois il ouvrit sa bourse
» A l'indigent sur ce chemin :
» Comme l'eau jaillit de ma source,
» L'aumône glissait de sa main.

» C'était le temps où deux poètes
» Unissaient leurs cœurs et leurs voix :
» Tous deux furent mes interprètes;
» Mon luth a frémi sous leurs doigts.

» Barthélemy, rude et sévère,
» Comme sa muse Némésis ;
» Méry, dont la grâce légère
» Devait naître en cette oasis;

» Méry, qui souvent m'a chantée,

» Comme Horace a chanté Tibur,
» Barde à la strophe pailletée
» Et limpide comme l'azur !

» Sa baguette, sceptre magique,
» M'évoqua du fond de ces eaux :
» Quand vibrait sa voix sympathique,
» Je me penchais sur mes roseaux.

» Oh ! c'était là ma poésie !
» Quant à toi, va, pauvre rêveur,
» Porte autre part ta fantaisie
» Et cueille pour lui cette fleur.

» Dis-lui que sous ma fraîche haleine,
» Dans ce jardin elle a poussé ;
» Elle lui peindra mieux ma peine...
» Je suis la Muse du passé... »

Elle dit, — et soudain s'efface.
Dans la nuit plus sombre, mes yeux
Vainement cherchèrent sa trace...
Elle était remontée aux cieux.

Les Aygalades, décembre, 1864.

RÉPONSE DE MÉRY

Monaco, 3 janvier 1865.

Monsieur et cher Confrère,

J'ai reçu longtemps après l'envoi vos vers charmants, le Mémorial et votre jolie comédie (1).

Ici les loisirs abondent ; on peut lire et relire les bonnes choses. Je vous remercie du plaisir littéraire que vous m'avez donné, plaisir d'autant plus vif qu'il arrivait de l'oasis de mon enfance.

Votre comédie a beaucoup réussi dans le salon; elle aurait le même succès au théâtre, j'en suis certain : le sujet est neuf et très-bien traité.

Je vous écris d'oasis à oasis. Monaco est le seul endroit où l'on ne regrette pas les Aygalades.

Nous avons eu pour étrennes du soleil : 25 degrés de chaleur le 1er janvier.

Croyez-moi votre bien affectueusement dévoué confrère.

MÉRY.

(1) Il s'agit du *Négrophile,* pièce jouée plusieurs fois aux Aygalades.

LE DEMI-CENTENAIRE DE WATERLOO

A VICTOR SCHŒLCHER

I

Voici donc que revient cette date funèbre
Qu'on oubliait avec son nom de Waterloo,
Et voici que demain le Belge la célèbre.
Thermopyles, sa voix troublera votre écho!

De quel droit vient-il donc ce peuple de pygmées
Insulter les géants qui furent nos aïeux?
Ne craint-il pas de voir de leurs tombes fermées
Sortir, blêmes d'horreur, tous ces morts glorieux?

Donc, un vil tavernier, que la soif de l'or tente,
Invite, pour demain, à danser le Flamand.
Au pied du mont Saint-Jean l'on a dressé la tente :
On va sur nos vaincus boire et chanter gaîment.

Et l'on ne verra pas s'ouvrir comme un cratère

Le sol où ces Hurons souilleront des tombeaux?
Et l'on n'entendra pas une parole austère?
Et nul ne leur dira : « Loin d'ici, noirs corbeaux! »

Mais un Français, témoin de ces apprêts de fête,
Pour eux fera surgir, le front échevelé,
Une ombre rugissante au sein de la tempête
Qui brandit avec rage un drapeau mutilé...

Et de la France alors l'image fantastique,
Avec un cri terrible, éveillera les morts;
Et vos enfants, peut-être, ô plaines de Belgique,
De leur danse macabre, auront quelque remords.

II

Ma muse courroucée, à mon pays fidèle,
Me suggérait ces vers sur des tombeaux tracés,
Quand, soudain, j'entendis une voix solennelle
Qui murmurait ces mots lentement cadencés :

« Moi, l'Histoire, je veux aussi que l'on respecte
Cet ossuaire où tant de preux sont endormis;

Cet infâme banquet et cette danse abjecte
Sont un égal outrage à tous vos ennemis.

» Car la main du devoir, à tous leurs yeux visible,
Leur montrait comme à vous le prix de la valeur;
Eux aussi furent grands dans la mêlée horrible
Où vous hurliez le cri de Vive l'Empereur!

» Seulement, loin de voir pour but à leurs bannières
Le triomphe d'un homme et son ambition,
Comme quand vous couriez défendre vos frontières
Chacun d'eux s'écriait : Vive ma Nation!

» Paix aux morts qu'un linceul de triomphe recouvre!
Paix à tant de blessés que Blücher acheva!
Qu'à la Fraternité l'une de vos mains s'ouvre,
Que de l'autre à jamais la Discorde s'en va!

» Et s'il faut, pour les morts que ce sol enveloppe,
Graver deux mots qui soient les derniers, sous tes pas
Inscris ceux-ci : « Passant, ci-gît la vieille Europe,
Fils d'un âge meilleur, ne la réveille pas. »

Mont Saint-Jean, 16 juin 1865.

L'ENFER DE L'HISTOIRE

A J. HETZEL

Dans un tableau de Wiertz, le peintre bruxellois,
On voit, environné d'orphelins et de mères
Qui l'assaillent du geste autant que de la voix,
Le héros tant vanté des modernes Homères.

L'audace perce encor sous son masque blafard.
Tous les damnés que Dante aperçut dans un songe
N'ont rien de plus puissant que ce fatal regard
De l'Orgueil défiant le Remords qui le ronge.

Une vieille, sans peur de ce front menaçant,
De ses doigts convulsifs le saisit et l'assiége ;
Des fantômes hagards, tout maculés de sang,
Sortent, dans le lointain, de leurs cercueils de neige.

Devant ces poings crispés levés vers l'Empereur,
Le spectateur muet sent je ne sais quel trouble :

Plus ce groupe à ses yeux étale sa fureur,
Plus de son cœur frappé l'émotion redouble.

Et, pensif, il se dit : Le voilà prisonnier;
Les Arts ont pour punir une autre Sainte-Hélène.
C'est l'éternel cachot qui dit au meurtrier :
Qui sème la terreur doit récolter la haine.

Adieu l'apothéose et les dômes dorés!
De ces rêves menteurs, de cette vaine gloire,
Grand Dieu! que reste-t-il? Des spectres éplorés
Poursuivant ce maudit dans l'enfer de l'histoire.

PHILINTHE MISANTHROPE

ALCESTE.

Eh bien, qu'en pensez-vous? Sa grâce souriante
Rappelle, n'est-ce pas, la sincère Éliante?

PHILINTE.

Ah! ne prononcez pas un tel nom devant moi;
Ne me parlez jamais d'Éliante.

ALCESTE.

Pourquoi?

PHILINTE.

C'est parce qu'ayant fait le bonheur de ma vie,
Après dix ans, hélas! elle me fut ravie.
Ces dix ans ont passé comme un jour de printemps.
Tendresse, plaisirs purs, joie et rires constants,
Franchise, dévouement, simplicité candide
Et sans coquetterie attachement solide,

Voilà ce qu'avec elle, Alceste, j'ai perdu.
Ah! pourquoi le destin nous a-t-il défendu
Ces beaux jours d'autant plus charmants qu'ils sont plus rares
Oui, le sort a souvent des caprices bizarres.
Oh! je devins méchant dès lors et je compris
Que mon flegme autrefois abusait mes esprits,
Et qu'on est misanthrope en face de l'épreuve.

ALCESTE.

Philinte misanthrope! Ah! l'aventure est neuve!

PHILINTE.

Ecoutez jusqu'au bout, car tout ceci n'est rien.
Indulgent et facile, en tout voyant le bien,
J'épousai Dorimène, une coquette folle,
Dont je comptais plus tard guérir l'esprit frivole.
Erreur! car on ne peut, Alceste, imaginer
Combien a tort celui qui se laisse entraîner,
Et comme il faut qu'un jour ce mari faible expie
Les funestes conseils de la philanthropie.

ALCESTE.

Il vaut mieux, sur ce point, croire que d'aller voir.
Mais vous regardez tout dans un méchant miroir,

Et si j'étais de vous, pour ce qui vous afflige,
Mon flegme philosophe...

PHILINTE.

Il m'abusait, vous dis-je.
Heureux, je voyais tout par le plus beau côté;
Mais le sort est mobile, et notre humanité,
Selon les accidents change ou se modifie.
Il a beau jeu, l'ami de la philosophie,
De voir avec sang-froid nos maux suivre leur cours;
Mais qu'il souffre lui-même, adieu ses beaux discours!

ALCESTE.

Mais, encore, faut-il que la raison nous aide :
A nos chagrins, Philinte, il est plus d'un remède.

PHILINTE.

Non, Alceste, il n'est point pour moi de guérison.
Eh! que ferait ici, dites-moi, la raison?
On peut d'une bergère éclairer l'ignorance,
D'une froide beauté vaincre l'indifférence;
L'homme supérieur peut courber la fierté
De celle dont il fut dès l'abord rebuté;
Un mari peut changer la volage en fidèle,
Et l'amour rendre enfin la laideur presque belle.

Mais celle que jamais on ne sut transformer,
Pour qui nos vains efforts doivent se consumer,
C'est, vous le devinez, c'est la femme coquette,
La femme dont plus tard l'esprit et la toilette
Luttent contre les ans qui viennent l'assaillir,
La femme qui vieillit et ne veut pas vieillir.

ALCESTE.

Ah! combien je vous plains! Mais ce portrait ramène
Un nom dans mon esprit: Que devient Célimène?

PHILINTE.

Elle a pris pour époux un joueur endurci,
Un vieux fat, un brutal.

ALCESTE.

Je suis vengé! Merci!
Mais vraiment, entre nous, la distance est énorme.
Donc le mauvais destin à ce point vous transforme;
Non que je croie, au fond, qu'un mal exagéré
Vous rende misanthrope au suprême degré.
Peut-être n'êtes-vous qu'un peu moins optimiste;
Mais enfin vous souffrez; le monde vous attriste;
Tandis que moi, Philinte, en ce paisible abri,
J'ai cherché mon remède, et le temps m'a guéri.

Oui, le temps ; et pour bien achever cette cure,
Que fallait-il encor? contempler la nature,
Vivre loin des méchants, sans trouble et sans remords,
Les laisser à se nuire épuiser leurs efforts,
Et, seul, vers le ciel pur élever mes pensées
Sans entendre monter leurs clameurs insensées.
Et puis j'ai réfléchi : j'ai pesé, j'ai jugé ;
Les causes, les effets, j'ai tout interrogé ;
Et de cet examen quel est la conséquence ?
C'est qu'en moi la fureur fait place à l'indulgence.

PHILINTE.

Ah ! certes, nous voilà bien changés tous les deux !

ALCESTE.

Puis, regardant le mal moins que les malheureux,
J'allai, m'aventurant jusque vers leurs chaumières,
Instruire et conseiller ces natures grossières.
Ainsi, par l'indulgence et la pitié conduit,
J'appris que du bienfait le bonheur est le fruit,
Et ces soins généreux et cette ardeur féconde
Bientôt dans ce désert m'ouvrirent tout un monde !

(*L'Ermitage d'Alceste*, scène XIV.)

LE 4 JUILLET

AUX AMÉRICAINS, LE JOUR ANNIVERSAIRE DE LA DÉCLARATION DE LEUR INDÉPENDANCE

Humanity with all its fears
With all the hopes of future years
Is hanging breathless on thy fate.
H.-W. LONGFELLOW.

L'humanité, avec toutes ses frayeurs, avec toutes ses espérances dans l'avenir, est suspendue haletante à ta destinée.

I

Salut, glorieuse journée
Où l'Amérique fortunée
S'affranchit d'un joug odieux
Et, dépouillant son vasselage,
Comme l'aiglon brisant sa cage,
S'élança libre vers les cieux!

Échappée à la nuit obscure
Comme l'aurore douce et pure,
Qu'elle était belle dans son vol!
Que tu fus grand, peuple héroïque,
Lorsqu'à ta voix la République
Pour refuge trouva ton sol!

Car, c'est une terre nouvelle
Qu'il fallait à cette Immortelle
Cherchant un asile assuré;
Pour la préserver de l'insulte
C'est sur ton autel que son culte
Devait être enfin consacré!

II

Pourtant un sort cruel troubla ses jours prospères:
Pendant quatre ans on vit sur les champs de leurs pères
Les révoltés braver tes efforts surhumains.
La sombre Envie alors poussant des cris de joie
Te crut pour l'Anarchie une facile proie
Et d'avance battit des mains.

Mais toi tu poursuivis, sans faiblir, ta carrière ;
Si le sang fraternel a rougi ta bannière,
Tu lavas cette tache au fleuve de l'oubli ;
D'un généreux pardon tu couvris ta victoire,
Gravant pour tout trophée au seuil de ton histoire
Ces mots : « Esclavage aboli ! »

Aujourd'hui tout renaît et tout fleurit encore ;
De l'éclat d'autrefois ton beau ciel se colore ;
Pour les mêmes desseins tous les cœurs vont s'unir.
Et tu vas de nouveau défricher pour le monde,
Comme dans les forêts que ton labeur féconde,
Le vaste champ de l'Avenir !

III

Marche donc, pionnier superbe ;
En avant ! en avant ! Affronte les dangers !
A tes pieds foule comme l'herbe
Le mensonge et les préjugés.
Ainsi que tes buissons renverse la routine :

Sape, ouvre ton chemin; guide-nous vers la mine
Où s'enrichit l'Humanité;
Prépare des cités pour les nouvelles races,
Et partout, pour les joindre, aligne sur tes traces
Les rails de la Fraternité!

A la famille universelle
Qui voit flotter si fiers tes drapeaux étoilés,
Offre en tous lieux, comme un modèle,
Tes nombreux États rassemblés.
Montre-nous du progrès les stations immenses,
Et, comme les moissons fruits de fortes semences,
Tes principes et leurs bienfaits;
L'homme ne connaissant d'entraves, ni de chaînes;
Tes canons transformés en outils, et tes haines
Expirant aux pieds de la Paix.

Pendant que partout l'ancien monde
Cherchant à secouer les fers de son passé,
Du milieu de sa nuit profonde
Tient sur toi le regard fixé;
Pendant que tu soutiens ta lutte pacifique
En faisant triompher, jeune et belle Amérique,

La république de Platon,
Quels yeux, à la splendeur de ta noble conquête,
Verraient sans s'émouvoir rejaillir sur ta tête
L'auréole de Washinton ?

4 juillet 1870.

APRÈS LE PLÉBISCITE DE MAI 1870.

A FEU MON GRAND-PÈRE.

Vrai Français, en dépit de ton nom qu'on peut lire
Au livre d'or wallon avec un W,
Contemporain des jours où, trop longtemps martyre,
La France, libre enfin, marcha le front levé ;

Un soir, il m'en souvient, tu te mis à nous dire
Votre réveil, le sol de nos aïeux sauvé,
Vos exploits, les revers amenés par l'Empire ;
Et quand ton émouvant récit fut achevé,

Tu proféras, tout pâle, au nom du soldat corse,
Ce cri, par tes enfants aussitôt répété :
Guerre à la violence et vive l'équité !

Hélas ! la France au droit a préféré la force,
O mon aïeul ! Et moi, comme Hamlet plein d'effroi,
Je vois ton spectre blanc qui me dit : Souviens-toi !

L'IMMORTELLE

A AUGUSTE BARBIER

I

Poète aux rêves d'or, qu'elle est superbe celle
Qui t'inspira tes premiers vers!
C'est une déité puissante, jeune et belle,
Aux grands yeux franchemenl ouverts;
Sur son cou vierge flotte une ample chevelure,
Défiant celle d'Astarté;
Sa bouche, finement arquée, est fraîche et pure
Comme le vent des nuits d'été;
Sa voix a la douceur de la lyre d'Orphée;
Son front semble un miroir divin;
La guirlande de fleurs dont sa tête est coiffée
Parfume l'air sur son chemin;
Elle a pour nous guider la Raison qui captive
Le cœur et l'esprit à la fois,
Et qui ne plaît pas moins à la foule attentive

Qu'elle n'épouvante les rois.
Pourtant sa beauté fut à nos yeux éclipsée :
Pendant vingt ans la France en deuil,
Sous les pieds d'un tyran la voyant terrassée,
La crut descendue au cercueil ;
Mais elle était cachée au bord d'un sombre abîme,
Quand, au fond du gouffre jeté,
Son despote, effaré, la vit planer sublime,
Et reconnut la Liberté !

II

Ainsi la violence en vain fut la plus forte ;
Oui, sous le fer de ton épieu,
En vain, sombre égorgeur, tu la supposas morte,
Elle, éternelle comme Dieu !
Regarde ; elle sourit, rose comme l'Aurore,
Vaillante comme la Vertu,
Criant d'un accent ferme au peuple qui l'adore :
« Redresse ton front abattu,
France régénérée ! A présent que sans crainte
Chez toi je reviens habiter,

Mon souffle sur tes mains effacera l'empreinte
Des chaînes qu'on t'a fait porter...
Suis-moi ; je suis pareille à l'ange qui vient rendre
Au ciel les élus éprouvés;
Des piéges où l'orgueil voudrait encor les prendre.
Par moi tes fils seront sauvés.
Ah! que vers le progrès ils marchent à ma suite,
Fuyant les sentiers de l'erreur,
Libres, frères, égaux ! O France qu'ont instruite
Les dures leçons du malheur,
Montre à tes ennemis comme tu te relèves
De tant d'affronts immérités,
Et prouve à tes voisins asservis, que tes rêves
Sont désormais des vérités ! »

Paris, 5 septembre 1870.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE.

PARIS

IMPRIMERIE BALITOUT, QUESTROY ET Ce

Rue Baillif, 7, et rue de Valois, 18.

